

ESQUISSES IMPÉRIALES

## LA REINE HORTENSE

SUITE ET FIN

III



PRENANT la défaite d'Arcis-sur-Aube, Marie-Louise se décida à quitter Paris avec son fils. Les membres de la famille impériale l'accompagnèrent, à l'exception de la reine Hortense, qui refusa de s'éloigner, disant : « Je partagerai avec les Parisiens toutes les chances bonnes ou mauvaises. »

Elle avait transformé son hôtel en ambulance et, sans penser aux ménagements qu'exigeait sa frêle santé, elle était nuit et jour au chevet des malades et des blessés, les soignant de ses belles mains, les consolant avec ce joli sourire, ces mots charmeurs dont elle possédait le secret.

« — Je voudrais, répétait-elle pendant ces tristes jours qui précédèrent l'investissement de Paris, être la mère du roi de Rome ; je saurais, par mon énergie, en inspirer à tous !... »

Le 29 mars, malgré les vives instances des officiers de la garde nationale, qui la pressaient de s'en aller, la vaillante femme hésitait encore à partir, quand son mari lui fit dire que, ne voulant



pas exposer ses fils à servir d'otages aux ennemis, il les lui ferait enlever immédiatement, si elle s'obstinait à rester à Paris. Plus effrayée par cette menace que par celle du bombardement, Hortense se mit en route à neuf heures du soir et, dans le milieu de la nuit, arriva à Rambouillet. Un nouvel envoyé de son mari l'y attendait, avec l'ordre d'aller à Blois rejoindre l'impératrice; mais elle s'y refusa absolument et déclara qu'elle irait près de sa mère, au château de Navarre.

Joséphine et sa fille ne s'étaient pas revues depuis le commencement de cette néfaste année; elles se jetèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre... Quel avenir les attend au sortir de ce cataclysme où vient de sombrer la fortune impériale? Eugène a un asile naturel en Bavière, dans la famille de sa femme; mais elles, il leur faut chercher à se créer un protecteur parmi les souverains alliés... Hortense pensa au plus chevaleresque de tous, à l'empereur Alexandre I<sup>er</sup>, et fit aussitôt partir pour Paris sa fidèle et intelligente lectrice, M<sup>lle</sup> Cochelet, la chargeant de voir le comte de Nesselrode et de l'intéresser en leur faveur.

M<sup>lle</sup> Cochelet était une habile ambassadrice. Elle revint bientôt, apportant de la part du Czar les plus affectueuses assurances de sympathie pour la reine Hortense, sa mère et son frère. Ces assurances ayant calmé les appréhensions des deux femmes, elles quittèrent aussitôt Navarre: Joséphine pour se réinstaller à la Malmaison, dont l'avait éloignée l'ombrageuse jalousie de la jeune impératrice, Hortense pour aller voir sa belle-sœur, qui venait d'arriver à Rambouillet et vers laquelle l'entraînait une irrésistible compassion.

Mais l'entourage autrichien avait déjà fait son œuvre sur l'esprit léger et superficiel de Marie-Louise. Elle accueillit la reine Hortense avec une hauteur glaciale, semblant ne plus se souvenir qu'elle était la femme de Napoléon, la mère de l'héritier de l'Empire français. Révoltée d'une telle attitude, Hortense remonta immédiatement en voiture pour se rendre à Paris.

Elle y fut accueillie avec enthousiasme. Les Parisiens se rappelaient son récent dévouement, la bravoure avec laquelle elle avait voulu partager leurs dangers; les royalistes se souvenaient de la protection dont elle et sa mère les avaient entourés pendant le Consulat et l'Empire; quant aux alliés, ils étaient sous le charme de sa beauté et de son esprit. Elle était si adorablement séduisante, cette reine sans couronne, avec l'auréole de ses cheveux blonds, le charme ensorceleur de ses grands yeux d'azur, de son sourire, de sa taille de créole qui gardait, malgré les longues heures de repos auxquelles la condamnait sa très mauvaise santé, la souplesse et la grâce de ses dix-sept ans, alors que les courtisans de la Malmaison la saluaient du nom d'Hébé... Il y avait de cela quinze ans, et elle se retrouvait dans le même cadre fleuri, ensoleillé, aidant, comme jadis, sa mère à faire les honneurs...

Mais, hélas! leurs hôtes ne sont plus les mêmes... Au lieu des frères d'armes, des lieutenants de Napoléon, ce sont leurs vainqueurs!

Soudain, un mal subit, inexplicable, terrasse Joséphine. Les médecins ne se prononcent pas sur la nature du mal, dont la gravité les trouble... Esquinancie, dit-on, tout haut; subtil poison, chuchotent quelques-uns... Quoi qu'il en soit, la mort est là, inexorable, et le 30 mai, Joséphine s'éteint chrétiennement dans les bras de ses deux enfants, les yeux fixés sur le portrait de Napoléon, comme pour un suprême pardon.

Le désespoir d'Hortense fut extrême. Elle aimait si tendrement sa mère... et puis elle sentait que, ce doux lien d'affection rompu, elle allait se trouver presque isolée dans la vie. Ses enfants, elle tremblait à chaque instant de se les voir enlever, maintenant que l'empereur n'était plus là pour interposer son autorité entre elle et son mari. Quant à son frère, elle le voyait avec effroi se préparer à quitter la France, aussitôt que sa situation serait définitivement réglée.

Louis XVIII se montrait très bien disposé pour les enfants du général de Beauharnais, se rappelant qu'il n'avait pas tenu à eux et à leur mère que le vainqueur de la révolution ne devint le restaurateur de la royauté. Cependant, il refusa absolument de donner à Hortense le titre de reine, dans le décret érigeant, en sa faveur, la terre de Saint-Leu en duché, et ce refus contraria vivement la jeune femme. Tout d'abord, elle avait eu la pensée de ne pas accepter la moindre faveur de Louis XVIII, pour ne point séparer sa cause de celle des Bonaparte; mais l'empereur Alexandre et Talleyrand lui démontrèrent que, en dehors de son beau-père, elle n'avait trouvé dans les parents de son mari que malveillance et jalousie, et que, par conséquent, aucun lien de reconnaissance ne l'inféodait à eux.

Le roi ne connaissait Hortense que de réputation; lorsqu'elle vint aux Tuileries pour le remercier, il fut absolument conquis et, au lendemain de cette entrevue, le comte de Semonville disait à M<sup>lle</sup> Cochelet :

— Votre reine a tourné la tête du roi. Il ne parle que d'elle, de son esprit, de son tact, de la grâce de toutes ses manières; on l'en plaisante au château. Arrangez le divorce, lui disent ses neveux, et épousez-la, puisque vous la trouvez si charmante.

L'entourage de Louis XVIII s'effraya-t-il réellement de l'influence que la reine Hortense pourrait prendre sur lui; toujours est-il que le duc de Duras répondit au roi, qui s'extasiait sur sa distinction, sa grâce :

— Oui, c'est une personne que tout le monde s'accorde à trouver charmante, mais il est bien malheureux et peut-être bien à craindre, qu'elle ne soit entourée que de gens connus pour être les ennemis acharnés de Votre Majesté.

Le vieux souverain fut très frappé par la réflexion de M. de Duras et ne revit plus la séduisante reine.



Ce sentiment de crainte se manifesta au grand jour, quelques semaines après. Hortense se disposait à partir pour les eaux d'Aix, où se trouvait déjà Marie-Louise, quand le duc de Blacas lui fit dire que le gouvernement verrait avec peine la réunion des deux belles-sœurs et la pria de choisir une autre station thermale.

La duchesse de Saint-Leu ne dissimula pas sa contrariété : « C'est un gouvernement bien peu fort, dit-elle avec dépit, qui a peur de deux femmes dont l'une n'a pas su défendre sa couronne et l'autre n'aspire qu'au repos. »

Elle partit pour Plombières et, sa saison faite, elle se rendit dans le grand-duché de Bade, où l'appelait avec beaucoup d'instance sa cousine Stéphanie.

Ce séjour à la cour de Bade fut une halte délicieuse dans cette vie ballottée par tant d'orages. Hortense y retrouva l'empereur de Russie, empressé plus que jamais auprès d'elle, et le roi de Bavière, qui, lui aussi, la comblait d'égards et d'attentions. C'est là qu'elle fit la connaissance de M<sup>me</sup> de Krüdner. Cette femme étrange, aux allures sybillines, qui avait su prendre une mystique influence sur le Czar, lui prédit le retour de Napoléon et lui conseilla de venir s'installer en Russie.

Le conseil était sage, surtout avec l'inconséquence de caractère, la bonté irréfléchie de la fille de Joséphine. Il lui aurait fallu une nature autrement pondérée que la sienne pour se tirer de la situation difficile dans laquelle, fatalement, elle allait se trouver à sa rentrée en France, entre les royalistes, qui la considéraient comme l'obligée de la Restauration, et les impérialistes, qui voulaient l'associer à leurs intrigues.

Au lieu de chercher à se faire oublier, de profiter de l'excellent prétexte de sa santé, toujours mauvaise, pour ne recevoir que quelques intimes, l'imprudente jeune femme, subissant l'influence de MM. de Labédoyère et de Flahaut, ouvre son château de Saint-Leu et son hôtel de Paris à tous les partisans de l'Empire, à tous les officiers en demi-solde. Elle semble se compromettre de gaieté de cœur. Le gouvernement s'irrite de cette attitude et, sans les amis qu'elle a dans l'entourage du roi, la police viendrait mettre les scellés chez elle.

Malgré les sages remontrances de son frère et de l'empereur, Hortense augmente encore les difficultés de sa situation en intentant un procès à son mari, qui lui réclamait au moins l'aîné de ses enfants. Elle perdit son procès non seulement devant les juges, mais aussi devant l'opinion publique, entraînée par le venimeux plaidoyer de l'avocat du roi Louis.

Le jour même où le tribunal prononçait son jugement, la nouvelle du débarquement de l'empereur au golfe Juan arrivait à Paris. La rumeur publique désigne aussitôt la jeune femme comme la complice de Napoléon; on dit qu'elle a mis

ses diamants en gage pour la propagande impérialiste, on va jusqu'à l'accuser de n'être pas étrangère à l'assassinat du général Quesnel.

L'agent diplomatique russe Bontiakim l'avertit qu'il est question de l'arrêter. Elle éloigne ses enfants, mais une sorte de bravade la retient à Paris. Cependant Fouché, menacé lui-même d'arrestation, la décide à quitter son hôtel et à se cacher rue Duphot, chez une compatriote de sa mère.

Le 19 mars, Napoléon couche à Fontainebleau et Louis XVIII quitte précipitamment les Tuileries.

A la nouvelle de la fuite du vieux roi, la reine Hortense, oubliant les mesquines tracasseries dont son gouvernement l'avait abreuvée depuis six mois, pour ne plus se rappeler que son aimable accueil, s'écrie tout émue :

— Pauvre vieillard, si infirme, comme je le plains d'être obligé d'abandonner encore sa patrie !

Elle fait offrir au duc et à la duchesse d'Orléans de prendre leurs jeunes enfants sous sa protection; et, comme ses amis s'en étonnent, elle leur répond.

— A son retour en France, le duc d'Orléans a rappelé à Eugène qu'il était l'ami de notre père; c'est un devoir pour moi de lui être utile.

Mais le duc d'Orléans refusa les bons offices d'Hortense, en disant avec amertume :

— C'est la duchesse de Saint-Leu qui nous perd ! Il se trompait. La jeune femme n'avait pas brisé la digue qui retenait le torrent; elle le suivait simplement.

Sur les tapis et les tentures des Tuileries, des fleurs de lys ont été cousues pour cacher les abeilles; avec l'aide de quelques femmes de ses amies, la reine Hortense passe la journée du 20 mars à arracher les emblèmes des Bourbons. Vers le soir, l'empereur arrive. Elle se précipite au-devant de lui, toute frémissante; mais un regard glacé l'arrête.

D'une voix que la colère fait trembler, son beau-père lui reproche d'être restée à Paris, au lieu d'être allée le rejoindre ou d'avoir suivi son mari en Italie; d'avoir accepté le duché de Saint-Leu, l'audience de Louis XVIII. Pendant cette scène, la malheureuse femme, consternée, prête à défaillir, ne dit pas un mot; seuls, ses grands yeux bleus, remplis de larmes, plaident sa cause. Ces grands yeux bleus sont d'éloquents avocats. Peu à peu, l'empereur s'apaise et il finit par ouvrir les bras à sa fille adoptive.

C'est elle qu'il charge d'écrire à Marie-Louise pour l'inviter à revenir près de lui et, en attendant le retour de l'impératrice, il lui confie le soin de faire les honneurs des Tuileries.

Cette influence que la fille de la bonne Joséphine a reconquise sur son beau-père, elle ne l'exerce que pour rendre des services. Elle obtient à la duchesse douairière d'Orléans et à la duchesse de Bourbon l'autorisation de rester en France et em-



pêche la confiscation de leurs biens. Elle intervient aussi en faveur de M. de Vitrolles, après son arrestation.

Aveuglée par l'enthousiasme, Hortense ne s'effraie pas d'un avenir pourtant plein de menaces... elle est convaincue que la victoire va redevenir fidèle aux aigles impériales, et c'est presque sans inquiétude qu'elle vient, avec ses deux fils, dire adieu à l'empereur, le matin de son départ pour l'armée...

Cet adieu ne devait pas être le dernier... Napoléon retrouvera Hortense au lendemain de Waterloo, dans cette Malmaison où il est venu se réfugier, en attendant la réponse de ceux qui furent ses esclaves et qui maintenant parlent en maîtres!... Lui laisseront-ils la possibilité de tenter une fois encore la fortune des armes?... Pendant ces heures d'angoisse, la fille de Joséphine est près du grand vaincu, voulant espérer contre toute espérance... Le retour du général Becque fit sombrer cette suprême illusion... Le gouvernement provisoire intimait à Napoléon l'ordre de s'éloigner au plus vite.

Hortense, en larmes, entraînant son beau-père à l'écart, lui met dans les mains la plus précieuse de ses parures : un collier de diamants de huit cent mille francs :

— C'est de vous que je les tiens, lui dit-elle; ne me refusez pas. Désormais, il n'y aura plus de fêtes pour moi; et ces diamants, qui me sont inutiles, pourront vous être une ressource dans l'exil.

L'empereur résista longtemps; il céda enfin, prit le collier, le cacha sous ses vêtements, puis, après avoir tendrement embrassé la seule femme de sa famille dont l'affection fût venue le consoler dans sa cruelle détresse, il monta en voiture, donnant l'ordre de se diriger sur Rochefort.

Aussitôt après le départ de l'empereur, Hortense revint à Paris, malgré ses amis, qui l'engageaient à se réfugier au milieu des débris de l'armée impérialiste, repliée sur les bords de la Loire.

La populace, assuraient-ils, était extrêmement montée contre elle. Tout était à craindre dans ce premier moment d'effervescence... Mais conseils et prières furent inutiles... Accablée de tristesse, malade, découragée, la malheureuse reine répondait, comme un disciple de Mahomet :

— Laissez-moi en repos. Je dois subir mon sort, tel que l'a fait la destinée.

Dans cette douloureuse lassitude d'âme, un seul sentiment survit indomptable : la fierté. Ce sentiment, qui la retient à Paris pour braver en face toutes les insultes et tous les dangers, l'empêche de céder aux instances de Caulaincourt et d'écrire à l'empereur de Russie pour lui demander sa protection.

Le rôle si actif qu'elle a joué pendant les Cent Jours, une lettre imprudente écrite au prince Eugène au lendemain de la rentrée de Napoléon aux Tuileries, lettre qui a été interceptée par la

police de la coalition, ont complètement changé les sentiments de l'empereur de Russie à l'égard de la reine Hortense; pourtant, il est plus que probable qu'une démarche de sa part ramènerait à elle ce chevaleresque ami, si enthousiaste, si dévoué, il y a quelques mois. Mais cette démarche, elle s'entête à ne pas la faire: et la voyant ainsi abandonnée, sans personne qui ose ou veuille prendre sa défense, les ennemis que lui ont faits sa beauté, ses succès mondains, les faveurs de Napoléon, surgissent de tous côtés comme une meute à l'hallali...

Le 19 juillet, le baron de Muffling, commandant de la place de Paris pour les alliés, fait signifier à la duchesse de Saint-Leu d'avoir à partir dans les deux heures; puis, comme s'il eût rougi d'un ordre aussi brutal, il lui accorde jusqu'au soir et lui offre même une escorte. Hortense n'accepta pas l'escorte, mais consentit à être accompagnée jusqu'à Genève par M. de Vogno, aide de camp du prince Schwartzemberg, qui occupait le rez-de-chaussée de son hôtel.

Ce départ précipité, au milieu de la nuit, va être le début d'un long et douloureux exode. Pendant vingt-deux ans, celle qui désormais ne portera plus que le nom de duchesse de Saint-Leu, s'en ira à travers l'Europe, à la merci de tous les caprices des gouvernements et des municipalités, ne sachant jamais si l'asile du jour sera celui du lendemain; et dans cette vie errante, doublement pénible, car l'exilée sera presque toujours aux prises avec la maladie et la gêne, son caractère si charmant ne s'altérera pas et elle restera bonne, dévouée, généreuse jusqu'à l'imprudence.

Informée de son arrivée, la municipalité de Genève lui interdit de séjourner dans la ville; elle veut alors se retirer non loin de là, à Preigny, où elle possède une propriété, mais l'ambassadeur de France trouve qu'elle sera trop près de la frontière et s'y oppose...

Le baron de Vogno, désespéré de toutes ces difficultés, que son bon vouloir n'arrivait pas à aplanir, veut ramener Hortense et ses fils jusqu'à Bourg, et de là se rendre à Paris, pour plaider leur cause près de Louis XVIII et des alliés.

Mais Hortense refuse les bons offices de l'aide de camp; le seul service qu'elle lui demande, c'est de l'accompagner jusqu'à Aix, où elle espère pouvoir endormir ses souffrances physiques et morales à l'ombre apaisante des hautes montagnes, au rythme mélancolique de ce lac du Bourget que devait, quelques années plus tard, chanter Lamartine.

Il était dans les desseins providentiels de surélever l'âme de la reine Hortense par de multiples épreuves. Ce repos auquel elle aspire, le gouvernement sarde le trouble par mille tracasseries; on surveille ses moindres actions, sa correspondance, ses promenades.

Voulant la soustraire à cet espionnage qui devient



une vraie torture, le baron de Vogno lui obtient l'autorisation de séjourner en Suisse, sous la surveillance de la légation française; mais cette surveillance semble odieuse à l'exilée, qui préfère se fixer à Constance.

Pour se rendre dans le grand-duché de Bade, il lui faut traverser le territoire suisse, et le gouvernement helvétique s'obstine à lui refuser des passeports. Le duc de Richelieu, alors ministre des affaires étrangères, informé de cette inexplicable taquinerie, en fut tellement révolté, qu'il intervint énergiquement en faveur de la malheureuse femme.

Toutes ces épines de la terre d'exil n'étaient rien en comparaison du poignant chagrin qui broyait son cœur maternel. A peine était-elle arrivée à Aix, que le baron de Zurto était venu réclamer impérieusement, au nom du roi Louis, l'ainé de ses fils, et la pauvre mère avait dû le laisser partir.

Enfin, le 28 novembre, toutes les difficultés étant aplanies, la duchesse de Saint-Leu, suivie du prince Louis-Napoléon, de son précepteur, l'abbé Bertrand, et de la fidèle M<sup>lle</sup> Cochelet, se met en route pour la Suisse. Mais, à Payerne, elle a l'imprudence de recevoir sous un déguisement le général Ameil un des généraux de l'Empire compromis depuis les Cent Jours et sous le coup d'une condamnation par contumace. Il n'en faut pas davantage pour mettre en émoi la police helvétique, qui voit dans ce mystérieux visiteur le roi Joseph.

A Morat, des agents arrêtent les voyageurs et, après les avoir gardés à vue pendant deux jours, les relâchent non sans hésitations. A Berne, ils subissent un nouvel interrogatoire sur le personnage reçu à Payerne par la duchesse, qui obtient à grand-peine la liberté de gagner Constance. En apprenant son arrivée, les représentants de la Sainte-Alliance veulent imposer au grand-duc un ordre d'expulsion immédiate.

Le malheureux souverain était dans un embarras cruel. Il n'osait résister ouvertement aux injonctions des plénipotentiaires et, pourtant, la douloureuse situation de la cousine de sa femme lui inspirait une grande pitié.

Elle était fort malade et la saison très rigoureuse. On usa de subterfuges, cette ressource des faibles. Suivant le conseil de la grande-duchesse Stéphanie, Hortense prit gîte dans une modeste auberge, vécut dans une retraite absolue, ne voyant personne, ne recevant de lettres que par l'intermédiaire de sa cousine; elle finit par se faire oublier, et, au printemps de 1816, elle put louer une petite maison sur le lac, sans troubler la diplomatie européenne.

Mais, l'année suivante, elle fut de nouveau compromise par les réfugiés français qu'elle avait la bonté de recevoir. Cette fois, il n'y eut pas de tergiversations possibles, et le duc de Bade fut obligé de la faire sortir de ses Etats.

Le canton de Thurgovie, que la duchesse de Saint-Leu avait visité l'été précédent, lui offrait

l'hospitalité. Le château d'Arcenberg, magnifiquement situé sur le bord du lac de Constance, était à vendre; elle l'acheta, espérant avoir enfin trouvé un asile définitif. Il se fit alors une accalmie dans cette vie si tourmentée.

Devenue très sérieusement chrétienne, Hortense se réconcilia avec son mari; sans reprendre une vie commune, qui eût été impossible, ils avaient l'un pour l'autre des égards; ainsi, le roi Louis envoyait tous les ans son fils aîné à sa femme; quant au second, il ne quitta sa mère que pour aller à l'Ecole militaire de Thun, dans le canton de Berne; jusqu'à ce moment, elle avait dirigé son éducation, se faisant son professeur de musique, de dessin et de danse.

Cette existence paisible dans ce cadre idéal, c'était presque le bonheur, et Hortense ne devait pas longtemps abreuver ses lèvres à cette coupe d'or... De nouvelles blessures vont l'atteindre au plus vif de ses affections...

En 1821, elle apprend la mort de l'empereur, les douloureux détails de son agonie sur le rocher de Sainte-Hélène. En 1824, son frère bien-aimé disparaît à son tour, et, l'année suivante, elle perd le roi de Bavière, un ami fidèle et dévoué.

Les événements de 1830, en lui donnant tout d'abord l'espérance de voir enfin se terminer son long exil, furent pour elle une nouvelle cause d'amères déceptions.

Le roi Louis-Philippe répondit à sa demande en termes charmants, lui disant qu'elle était libre de rentrer en France quand elle voudrait. Mais cette liberté lui est personnelle; ni son mari ni ses fils ne pourront franchir la frontière. Dans ces conditions, Hortense préféra continuer à vivre à l'étranger, partageant son temps entre sa chère résidence d'Arcenberg et Rome, où sa belle-sœur, la princesse Borghèse, lui offrait depuis quelques années une très affectueuse hospitalité.

La capitale du monde catholique servait alors d'asile à tous les membres de la famille Bonaparte. Cet accueil si généreux du souverain pontife n'empêcha pas les deux fils du roi et de la reine de Hollande de s'affilier aux sociétés secrètes et de prendre part à l'insurrection des Romagnes, au grand désespoir du roi Louis, qui reprocha vivement à sa femme d'avoir, avec son imagination romanesque, entraîné ses fils dans cette aventure. Voulant au plus vite les éloigner de cette terre italienne, à l'atmosphère saturée de complots, il lui demanda de les emmener avec elle, soit en Grèce, soit en Angleterre. Hortense, désolée, quitte Rome en toute hâte; arrivée à Foligno, elle écrit à ses fils, les suppliant de venir la retrouver sans perdre un instant. L'écrasement de l'insurrection est inévitable; ce n'est plus qu'une affaire de jours, peut-être d'heures. Un homme dévoué se charge de porter sa lettre. Il apprend, aux environs de Forli, la complète déroute des insurgés, que poursuivent l'épée dans les reins les



soldats pontificaux; il finit par découvrir les deux jeunes princes et, sous des déguisements, les ramène à leur mère. Elle a tout fait préparer pour un départ immédiat, et, malgré d'inquiétants symptômes de rougeole qui se manifestent chez l'aîné de ses fils, elle se met en route. Mais, à Pesaro, il lui fallut bien s'arrêter. Le malheureux était à l'agonie... A peine Hortense lui a-t-elle fermé les yeux qu'elle, dominant sa douleur, elle repart, hantée par l'effroi des dangers qui menacent le dernier de ses enfants, atteint, lui aussi, de la rougeole.

Elle fait habilement répandre le bruit que le prince s'est réfugié à Malte, tandis qu'elle le dispute à la mort dans un faubourg d'Ancône. Dès qu'il est en convalescence, elle le fait monter en livrée sur le siège de sa voiture. Non sans plus d'une alerte, les fuyitifs franchissent les frontières italiennes, pénètrent en France, et arrivent jusqu'à Paris. Hortense, craignant alors d'être reconnue, préfère prévenir tout franchement le roi, en lui demandant l'autorisation de séjourner à l'hôtel de Hollande, place Vendôme, où elle vient de descendre avec son fils, extrêmement souffrant de ce voyage précipité.

Louis-Philippe, se rappelant les offres généreuses de la belle-sœur de Napoléon au moment des Cent-Jours, lui envoya immédiatement son ministre, Casimir-Périer, pour lui dire que le prince serait libre de rester jusqu'à son complet rétablissement, que le roi mettait sa cassette à sa disposition, et qu'il serait, ainsi que la reine et Madame Adélaïde, très heureux de la recevoir.

La duchesse de Saint-Leu s'empresse de se rendre aux Tuileries, où la famille royale lui prodigua à l'envie les témoignages de sympathie.

Cet accueil si bienveillant faisait espérer à la reine Hortense de pouvoir prolonger son séjour à Paris; un incident inattendu vint l'obliger à partir précipitamment. Le prince, toujours très souffrant, ne sortait pas, mais sa présence n'était plus un mystère pour personne, et le 5 mai, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de l'empereur, il y eut une manifestation impérialiste sous ses fenêtres. On en fut si effrayé aux Tuileries que l'on fit prier la duchesse de Saint-Leu de vouloir bien s'éloigner au plus vite avec son fils. Tous deux s'embarquèrent à Calais pour l'Angleterre. Par un étrange revirement d'idées, le filleul de l'homme dont les Anglais s'étaient fait les implacables géoliers, fut reçu par eux avec une sorte d'enthousiasme. Louis-Napoléon ne prévoyait pas alors que, trente-sept ans plus tard, il reviendrait de nouveau chercher un asile sur le sol britannique, au lendemain d'un désastre aussi terrible que celui de Waterloo l...

Hortense ne resta pas longtemps dans la brumeuse Angleterre; elle avait hâte de se retrouver dans son cher Arenenberg. Elle annonça ostensiblement son projet de retourner en Suisse par la

Belgique, puis, sous un nom supposé, s'embarqua pour Paris.

Le but de cette équipée était un pèlerinage à la Malmaison; ce domaine rempli des plus chers souvenirs de sa vie avait été vendu après les Cent-Jours, et le propriétaire avait donné l'ordre de ne le laisser visiter par qui que ce soit. Offres d'argent, prières, tout fut inutile. Le concierge, exécutant à la lettre sa consigne, ne permit même pas à la visiteuse inconnue, qui l'en suppliait, de faire quelques pas dans le parc.

La fille de Joséphine resta longtemps le front appuyé à la grille, évoquant les ombres aimées qui avaient peuplé cette demeure aujourd'hui inhospitalière; revivant sa vie de jeune fille, si brillante, si radieuse, si pleine de promesses enchantées... ses grisants succès de jeune femme, payés par des larmes bien amères..., et les inoubliables heures douloureuses après le divorce de Napoléon, où elle n'avait pas trop de sa tendresse pour consoler sa mère... et la mort de cette mère si tendrement aimée... et les suprêmes adieux à l'empereur, au lendemain de Waterloo... Le son argentin d'une cloche arracha l'exilée à sa poignante rêverie.

Cette cloche, elle en connaissait toutes les harmonies. C'était la cloche de l'église de Rueil, où dort de son dernier sommeil celle qui fut l'impératrice Joséphine... Et, s'éloignant de la grille impitoyablement close, la reine Hortense alla s'agenouiller dans la maison de Dieu, toujours ouverte, elle, à ceux qui souffrent et qui pleurent.

Malgré tout le mystère dont elle s'était entourée, la présence, à Paris, de la duchesse de Saint-Leu fut soupçonnée, commentée, et elle dut regagner en hâte la frontière.

C'était son lot, depuis dix-huit ans, que ces fuites affolées au milieu de la nuit, pauvre femme perpétuellement suspecte, toujours compromise...

En 1836, une conspiration militaire fut habilement organisée par Louis-Napoléon et quelques-uns de ses amis, aussi follement aventureux que lui. La tentative échoua; le prince fut arrêté.

En apprenant le dénouement de cette échauffourée, Hortense, désespérée, se reprochant de n'avoir rien fait pour l'empêcher, part pour Paris, brûlant les relais. Elle descend chez la duchesse de Raguse, revoit toutes ses anciennes relations, les intéresse à la cause de son fils, se fait présenter au comte Molé, dont elle se fait un précieux allié, obtient une audience du roi, se jette à ses pieds, le supplie d'être pitoyable à sa douleur maternelle, de lui laisser le dernier de ses fils... Avec un tel auxiliaire, la tâche de l'avocat était bien simplifiée, et c'était Berryer qui plaidait!...

La Chambre des pairs, subjuguée par cette parole incomparable, se borna à prononcer contre le filleul du Grand Empereur la peine du bannissement.

Hortense voulait suivre son fils en Amérique,



mais les dernières émotions qu'elle venait d'éprouver avaient donné le coup de grâce à ce pauvre cœur broyé par tant d'épreuves. Le 5 octobre 1837, il cessa de battre pour toujours.

La douleur avait surélevé l'âme d'Hortense, l'amenant à Celui qui console de toutes les souffrances, qui prend en pitié toutes les faiblesses... elle reçut la mort en chrétienne.

Dans son testament, elle exprime à son mari le regret de ne pas l'avoir rendu heureux; le priant d'avoir un souvenir indulgent pour sa mémoire... Elle pardonne à ceux qui l'ont mal jugée et refuse de donner des conseils politiques à son fils, le priant seulement de faire inhumer ses restes près de ceux de sa mère. Fidèle exécuteur de ce suprême désir, Napoléon III, dès que la fortune l'eût amené sur le

trône de France, s'empressa de faire élever un monument dans l'église de Rueil.

Quelques années plus tard, il racheta la Malmaison à la reine Marie-Christine, et en fit un pieux musée des souvenirs de sa mère et de sa grand'mère.

La tempête de 1870 dispersa les souvenirs, et, neuf ans plus tard, l'Etat eut le vandalisme de morceler l'ancien domaine de Joséphine, comme si la destruction d'un parc, d'un château pouvait anéantir une page d'histoire !

JACQUES DE LA FAYE.

FIN

## BIBLIOGRAPHIE

### QUELQUES ANNÉES DE MA VIE

#### SOUVENIRS ET CORRESPONDANCE

PAR MADAME OCTAVE FEUILLET

C'est une touchante pensée de femme que d'avoir voulu encadrer dans de gracieux souvenirs les lettres et la physionomie du grand romancier, dont M<sup>me</sup> Feuillet porte si dignement le nom. Et ces souvenirs, écrits avec infiniment d'esprit et de naturel, sont charmants, soit qu'ils nous retracent la vie de province, il y a soixante ans et plus, car l'auteur remonte à l'enfance de sa mère, soit qu'ils dépeignent la cour du second Empire, où O. Feuillet avait sa place, non seulement de littérateur, mais d'ami (1).

Pour ceux dont la mémoire est malheureusement déjà longue, le second volume, avec le drame de 1870, offre un intérêt plus sévère, mais autrement poignant; et les belles lettres de Feuillet, si patriotiques, ajoutent à l'admiration pour l'écrivain. A travers ces pages passent les silhouettes de tant de personnages connus, de célébrités d'hier, qu'elles peuvent compter parmi les plus intéressantes, parmi les souvenirs contemporains (2).

(1) Calmann-Lévy, rue Auber. — 7 fr. 50.

(2) Calmann-Lévy, rue Auber. — 7 fr. 50.

### PRÉDESTINÉE

Voici une œuvre d'un genre tout spécial. C'est la biographie d'une jeune fille morte à vingt ans, laissant derrière elle le souvenir d'une vie tellement pure, dévouée et sainte, que sa famille a pensé, en le fixant, voilé d'un demi-mystère, faire du bien aux âmes. Les jeunes filles, si toutes ne peuvent s'élever à ces hauteurs, y apprendront cependant ce que le cadre de l'existence journalière leur offre d'occasions de se dépenser pour les autres, chose qu'elles ignorent trop, actuellement.

Ce livre aura pour elle un attrait de plus : les pensées, les fragments écrits par Eugénie sont accompagnés d'un récit d'une sévère et forte élégance. L'auteur anonyme n'en est rien moins qu'un des derniers élus de l'Académie française, dont le grand talent d'historien aime à faire revivre de nobles et belles personnalités (1).

### MON COUSIN GUY

PAR H. ARDEL

Nos lectrices ont encore trop présente la délicieuse histoire d'Arlette et de son cousin Guy, pour que

(1) Plon, rue Garancière. — 3 francs.



nous ayons besoin de leur en faire l'éloge. Mais elles seront satisfaites d'apprendre que le volume vient d'être publié, avec grand succès; elles peuvent donc l'indiquer à leurs amies qui ne le connaîtraient pas encore (1).

### La Dame au voile blanc

PAR GABRIELLE D'ÉTHAMPES

Ce petit roman, destiné aux jeunes filles de quatorze à seize ans, manque bien un peu de vraisemblance; mais l'inspiration en est très morale et les incidents assez dramatiques pour satisfaire leur imagination. Assassinats, traitres, enfants qui retrouvent leur mère après une longue séparation, et mariage heureux apportant à tout cela un dénouement pas trop imprévu, rien ne manque à ce petit ouvrage, qu'on peut recommander en toute sécurité (2).

### UN RÉVOLTÉ

PAR G. DU VALLON

Il en est de même de ce nouveau roman d'un auteur bien connu, qui s'adresse également aux jeunes filles. Peut-être le caractère de son héros, misanthrope et révolté contre la société, ne se comprend-il pas suffisamment; mais l'action, se promenant à travers plusieurs océans, nous fait visiter les îles polynésiennes, l'Australie, ce qui fournit l'occasion de détails intéressants, d'événements fort dramatiques. Une belle figure de missionnaire s'en détache avec beaucoup d'élévation et de noblesse (3).

(1) Plon, édit., rue Garancière. — 3 fr. 50.

(2) Téqui, rue du Cherche-Midi, 33. — 2 francs.

(3) Delhomme et Briquet, 83, rue de Rennes. — 3 fr.

### POÉSIES

Nous voudrions grouper sous ce titre trois recueils de vers qui nous sont parvenus, tous trois méritant d'être signalés à nos lectrices, qui nous demandent si fréquemment de jolies choses à dire, ou qui aiment la poésie pour elles-mêmes, comme on fait de la musique pour soi.

Sylvaine de Kerhalvé n'est pas pour nous une inconnue. Son nouveau recueil : *Branches d'épines* (1), nous rend la Bretagne, avec son charme mélancolique. Il faut lire : *Le Chemin de Plaine haute*, *Les Sonneurs de Bretagne*, *A l'abandon*, pour jouir de cette note pénétrante. Les vers sont toujours simples, faciles, d'une rare distinction; bien personnels, ils peuvent se comparer, sans désavantage, avec ce que nous avons de meilleur dans ce genre de poésie intime.

C'est le long des sentes nivernaises que nous mène M. Achille Millien, un poète de longue expérience, resté fidèle à ce pays de Morvan, qui lui a fourni ses premières inspirations. *Chez nous* (2), offre, cette fois encore, des légendes gracieuses, de poétiques paysages, des portraits et types campagnards reproduisant toute la vie des champs. Dans les *Airs de flûte*, il y a des chansons charmantes auxquelles on rêve l'accompagnement de vieilles mélodies populaires.

Un petit recueil : *Rêves et souvenirs* (3), de Ida Rocha, nous présente, croyons-nous, les débuts poétiques d'une jeune fille. Du moins, il y a un charme de vraie jeunesse dans ces *Voix enfantines*, dans ces *Portraits d'enfants*. Les vers, consacrés à une sœur morte, rappellent de loin, et c'est là un grand éloge, les strophes douloureuses que Victor Hugo a dédiées à sa fille.

A. CHEVALIER.

(1) Em. Grimaudet, place du Commerce, à Nantes.

(2) Lemerre, édit., passage Choiseul. — 3 francs.

(3) Calmann-Lévy, 1, rue Auber. — 2 francs.

### PENSÉES ET MAXIMES

Il y a des hommes dont le cœur est sensible non seulement au bien qu'on leur fait, mais à celui qu'on leur veut.

(SAINT-EVREMOND.)

\* \* \*

La délicatesse est aux affections ce que la grâce est à la beauté.

(DE GÉRANDO.)

\* \* \*

L'ennui est entré dans le monde par la paresse.

(LA BRUYÈRE.)



# ADOPTÉE

SUITE

XIII



INQ jours après, Nadine arrivait à Curgeon, en proie à un chagrin profond dans lequel il entraînait autant de dépit, d'inquiétude, de regret que de véritable douleur.

L'autre jour, à Blandeucq, après sa scène avec le marquis, elle n'avait pas été plutôt rentrée dans sa chambre qu'elle avait compris à la fois la maladresse et le danger de son attitude. Elle eût donné plusieurs mois de sa vie pour reprendre ses imprudentes paroles, mais

il n'était plus temps... Au moins fit-elle tous ses efforts pour en détruire, dans l'esprit de M. d'Histal, la funeste impression, mais elle ne put deviner si elle y avait réussi.

Dès le lendemain de cette altercation, elle s'était occupée de ses caisses, avait fixé la date prochaine de son départ, sans que le marquis trouvât un mot à y reprendre. La veille de ce jour, M. d'Histal lui dit :

— Votre train est à deux heures, le breack sera au perron à une heure et demie, mais le fourgon, avec les bagages, partira un peu avant ; vous voudrez bien faire en sorte qu'ils soient prêts pour une heure.

— J'en ai si peu, mon père, une caisse seulement, que ce n'est peut-être pas la peine de faire atteler le fourgon ; on pourrait la mettre sur l'impériale du breack...

— Rien qu'une caisse ? fit le marquis.

— Oui, répondit Nadine, j'ai fort peu de choses avec moi, je ne comptais passer qu'un mois à Curgeon, et toutes mes affaires sont restées à Paris. Enfin, je laisse ici mes toilettes de couleur, que je ne remettrai pas de longtemps.

— Vous avez tort, dit le marquis ; elles s'abîmeront sans soins, l'hiver, dans ce grand château humide, et puis Dieu sait quand, moi-même, je

reviendrai à Blandeucq !... Croyez-moi, emportez tout ce que vous avez ici.

Nadine n'avait rien osé répondre à cet alarmant conseil, et l'avait suivi, la rage au cœur.

Avant de partir, le marquis l'avait encore fait appeler dans son cabinet.

— Combien votre marraine (il ne disait plus votre mère) vous attribuait-elle pour votre toilette ?

— Oh ! je ne sais, elle n'y regardait pas, elle était si généreuse pour moi !

— Je ne veux pas l'être moins, ma chère enfant ; mais, moi, je ne puis vous donner sans compter ; il faut que nous convenions d'une pension fixe : voyons, six mille francs par an pour vos dépenses personnelles et votre femme de chambre, est-ce assez ?...

— Je crois que oui, fit Nadine, surtout n'allant pas dans le monde.

— Eh bien, voici quinze cents francs pour votre premier trimestre ; au prochain...

— Ah ! fit la jeune fille, les yeux pleins de larmes sincères, ne me dites pas, mon père, que je serai plus de trois mois sans vous voir !...

L'explosion subite de cette douleur très vraie disposa favorablement le marquis, il passa la main sur la tête de Nadine en un geste qui lui était familier aux jours de son enfance et, un peu attendri, il répondit :

— Non, mon enfant, mais, vous comprenez, il faut me laisser le temps d'arranger ma vie...

Ils s'étaient quittés peu après ; toujours correct, le marquis avait conduit Nadine à la gare.

— Vous m'écrirez, avait-elle dit, retenant mal ses larmes.

Il avait fait de la tête un signe affirmatif, ne voulant point, sans doute, que sa voix trahît son involontaire émotion.

Nadine fut reçue à bras ouverts par ses parents ; sa mère, l'embrassant, lui dit :

— Ma chérie, si ce n'était une triste mort qui te ramène, comme je bénirais ton retour !

— Je ne reviens pas pour toujours, répliqua Nadine sèchement, témoignant, sans vergogne, sa satisfaction qu'il en fût ainsi.

M<sup>me</sup> Serfaille ne répondit pas ; elle ne conservait plus, sur le sort de son enfant, les mêmes illusions que celles que Nadine affichait.

La jeune fille ne voulait pas avoir l'air, même dans leur stricte intimité, d'admettre la possibilité d'une séparation avec M. d'Histal, qu'elle persis-



fait à nommer avec affectation, quand elle en parlait, « son père chéri. »

Sous prétexte de son grand deuil, elle se tint dans une réserve extrême, et à l'écart même des promenades et des réunions de famille de ses frères et sœurs, qui arrivaient pour leurs vacances à Curgeon. Il suffisait que le fiancé de Suzanne dinât à la ferme pour qu'elle ne descendit pas. Néanmoins, quelques personnes du voisinage vinrent la voir, qu'elle dut recevoir, et, parmi elles, Stanislas de Ferques. Alors, sans même attendre qu'on la questionnât, elle disait avec assurance qu'elle était venue passer, près de ses parents, les deux mois que son cher père comptait employer à voyager, mais que, dès son retour, elle irait le retrouver à Paris.

Pourtant, au fur et à mesure que le temps avançait, elle était plus inquiète; quinze jours s'étaient passés sans lui apporter une seule lettre du marquis, ses amies la négligeaient aussi, ainsi que M. de Lauzan, si empressé à lui écrire à son précédent séjour à Curgeon, avant la catastrophe. On eût dit que le monde entier l'oubliait.

Souvent, pour se rassurer, elle se disait :

— Le marquis a promis de m'adopter; c'est un homme d'honneur, qui tiendra sa parole.

Un jour, il lui vint l'idée que c'était sa marraine qui avait voulu faire d'elle sa fille; le marquis y consentait, mais se trouverait-il, par ce seul acquiescement, suffisamment engagé vis-à-vis d'elle?

Elle voulut être fixée sur ce point, et cela lui fit vaincre le sentiment qui la portait à cacher ses craintes à son père.

— Avez-vous conservé, lui demanda-t-elle, la lettre par laquelle, il y a onze ans, M. ou M<sup>me</sup> d'Histal vous demandait de me donner à eux?

— Oui, répondit-il.

— Voudriez-vous me la montrer?

M. Serfaille la rechercha et la lui apporta.

La voyant, Nadine pâlit, car elle reconnut l'écriture de sa marraine. C'était elle, en effet, qui avait écrit cette lettre. Elle disait qu'elle n'osait s'adresser à la tendresse, peut-être aveugle à force d'être grande, de M<sup>me</sup> Serfaille pour ses enfants, qu'elle faisait appel aux sentiments de haute raison d'un bon père chargé d'une nombreuse famille. Puis elle exposait sa requête : elle qui n'avait pas d'enfant, elle suppliait M. et M<sup>me</sup> Serfaille de lui en donner un, puisqu'eux, le ciel les en avait comblés, et elle réclamait Nadine, à laquelle tant de liens l'attachaient déjà... Elle ajoutait :

« Elle sera ma fille; son âge et le mien s'opposent à son immédiate adoption légale, mais confiez-la moi de suite, afin que je puisse lui donner au moins les six années de soins ininterrompus qu'exige le Code, en attendant l'heure de remplir les formalités nécessaires pour lesquelles, d'avance, j'ai l'autorisation de M. d'Histal. »

Après cette lecture, Nadine comprit que le marquis n'était, devant la loi, nullement engagé envers

elle, et que, s'il l'adoptait, c'est que cet acte lui serait inspiré soit par le souvenir de la morte et le respect de ses volontés, soit par un attachement pour elle, qu'elle n'osait plus, maintenant, croire lui avoir inspiré, soit par son intérêt personnel, pour protéger son âge mûr et sa vieillesse de l'inévitable isolement d'un veuf sans enfants.

Rien que ces trois mobiles pour assurer la réalisation d'un projet que, dans son ignorance et sa confiance, elle croyait, il y a huit jours, aussi certain que s'il était accompli!...

Nadine en frissonna.

Elle réfléchit : si cet espoir venait à lui manquer, que M. d'Histal ne l'adoptât pas, que serait son avenir? Il lui sembla qu'à défaut de l'opulence où aurait été l'héritière de la grande fortune du marquis, celle de l'avoir plus modeste, mais déjà fort beau, de la marquise, ne serait pas à plaindre. Que n'y avait-elle songé plus tôt? Sans nul doute, sa marraine avait testé en sa faveur? Pour le savoir, elle écrivit au notaire de la famille d'Histal, lui demandant le secret de sa démarche, et, attendant sa réponse, elle se berça de rêves d'or.

Hélas! le réveil ne s'en fit pas attendre. Le notaire lui écrivit, poste pour poste, que, par un testament qui datait de vingt-cinq années, M<sup>me</sup> d'Histal avait légué toute sa fortune à son mari, qui avait fait en sa faveur le même acte. Nul codicille ultérieur n'étant venu changer ces dispositions, le marquis était, sans aucune condition ni charges, légataire universel de sa femme.

Nadine fut terrifiée de cette découverte... Mais elle, alors, que lui restait-il?... Sa marraine, sans doute, n'avait pas modifié son testament, car le fait même de l'adoption de Nadine devait l'annuler au moins en partie.

Pourquoi avait-elle été si imprudente de se fier au lendemain, de croire en l'avenir, en sa santé, en sa force, en la vie, qui lui avait été si soudainement retirée?...

Amèrement et injustement, Nadine l'accusa.

Doit-on assumer la charge d'un enfant sans pouvoir à son avenir?

Après quelques heures noires de découragement, Nadine reprit confiance. Tout était en question, mais rien n'était perdu encore; il y avait beaucoup de chances pour que le marquis voulût faire honneur aux engagements moraux de sa femme. Le moindre était de doter Nadine. Alors, elle épouserait M. de Lauzan, et sa vie, sans être aussi brillante qu'elle l'avait rêvée, serait encore sortable. Pour cela, il ne fallait pas s'aliéner M. d'Histal, et il ne fallait pas se laisser oublier du vicomte.

Elle se décida à écrire aux deux. Hugues de Lauzan répondit le premier; il ignorait, dit-il, sa retraite à Curgeon et la remerciait de l'en avoir prévenu, car il savait maintenant où lui écrire, chose qu'il n'avait osé faire à Blandeucq, dans la crainte que le marquis ne fût pas aussi indulgent, pour leur correspondance, que sa chère et si re-



grettée femme. Il terminait en parlant d'un prochain revoir à Paris, où il comptait rentrer dès l'hiver, se trouvant alors en déplacement de chasse en Touraine.

Il arriva que le jour où cette lettre parvint à Curgeon, ce fut M<sup>me</sup> Serfaille qui reçut le courrier des mains du facteur. Cette grande écriture masculine l'intrigua.

Elle porta elle-même l'enveloppe, fermée d'un sceau aux armes du vicomte, à Nadine et lui demanda : — Qui donc t'a écrit ?

— Hugues de Lauzan.

— M. de Lauzan ! reprit sa mère alarmée. Il y a une correspondance entre vous ?

— Oui, fit Nadine tranquillement.

— Depuis longtemps ?

— Depuis mon départ de Paris.

M<sup>me</sup> Serfaille réfléchit un instant, pendant que Nadine décaçait sa lettre et la lisait.

Au bout d'un moment, elle dit très doucement :

— Mon enfant, dans les circonstances où tu te trouves, cette correspondance m'inquiète. Sais-tu si tout ce qui s'est passé, tout ce qui se passera encore, n'éloignera pas de toi M. de Lauzan ? Dans ce cas, il faut être, tu le comprends, d'une extrême réserve, d'une parfaite prudence...

— Soyez tranquille, répondit Nadine, ironique ; il n'y a pas à craindre que M. de Lauzan se détache de moi. Puis, en tous cas, je sais me conduire, je vous prie de le croire, et vous n'avez à redouter de ma part aucune inconséquence.

— C'en est déjà une, pourtant, que d'écrire et de recevoir ces lettres, fit M<sup>me</sup> Serfaille ; pense, Nadine, que tu n'es même pas encore fiancée ! Si tu savais comme tu t'exposes à être compromise !... Tiens, je t'en supplie, fais-moi le sacrifice de cette correspondance ; ne la cesse pas brusquement, mais retarde les réponses, abrège-les, afin que, sauf pour des motifs graves, M. de Lauzan ne se trouve plus autorisé à t'écrire.

— Ah ! jamais de la vie ! riposta nettement Nadine. Quoi, mécontenter mon presque fiancé, l'éloigner de moi, lui faire mettre en doute ma fidélité et mon affection ? Ne comptez pas que je commettrai cette folie, qui aboutirait infailliblement à une rupture.

— Alors, ajouta M<sup>me</sup> Serfaille, montre-moi, Nadine, les lettres que tu reçois et celles que tu écris ; ne crains pas ma sévérité, tu peux compter, de ma part, sur autant d'indulgence que de discrétion ; ceci sera un secret entre nous deux, mais, au moins, mon expérience veillera pour te protéger des périls auxquels pourraient t'exposer ton innocence et ton ignorance de la vie...

— Encore une fois, je refuse, fit Nadine, sèchement ; ma chère mère, qui avait autorisé cette correspondance, avait en moi plus de confiance que vous ; elle ne la lisait jamais. Vous me permettrez donc d'en rester sur la règle posée par l'excellente et charmante femme qui m'a élevée.

M<sup>me</sup> Serfaille, le cœur gros, n'osa plus insister.

— Au moins, dit-elle seulement d'un ton humble, vaincue, résignée à sa défaite, fais-moi le plaisir de ne pas parler de tout ceci à tes sœurs. Car je ne leur octroie pas les libertés grandes dont tu as l'accoutumance.

L'hiver était proche maintenant, on arrivait au quinze novembre ; les écoliers, rentrés en pension depuis six semaines, avaient laissé la maison déserte, tant l'emplissaient leurs jeux et leur gaité. Le voisinage de Curgeon se dispersait peu à peu. M<sup>me</sup> de Ferques était toujours là, mais elle ne sortait guère. Stanislas venait assez souvent à la ferme ; cependant, la fréquence de ses visites n'approchait pas de celles de l'automne dernier. Sans cesse des invitations, des chasses, l'appelaient au dehors, et c'était à peine s'il trouvait une heure par semaine pour la consacrer à sa belle voisine. Il ignorait toujours, pourtant, ses projets d'avenir, et l'espoir qui lui était rendu eût dû le rappeler plus souvent près d'elle. Mais la vie qu'il menait maintenant était pour Nadine une puissante rivale !...

A la lettre de la jeune fille, M. d'Histal avait répondu, d'Irlande, par quelques mots brefs, mais affectueux. Depuis lors, il gardait un silence absolu, que Nadine n'osait plus rompre.

Le temps lui durait, et l'incertitude le lui rendait encore plus pesant. Lorsqu'elle apprit, par les journaux, la rentrée des Chambres, elle ne douta plus que M. d'Histal ne fut à Paris ; comment alors ne la réclamait-il pas ?

D'avance, elle avait attendu cette époque avec impatience.

Lorsqu'il se retrouverait seul dans cet immense hôtel, après deux mois d'une solitude dont l'essai avait dû le guérir, elle croyait lui devenir indispensable et comptait sur ce sentiment pour motiver son rappel.

A bout de patience, elle écrivit au marquis :

« Etes-vous revenu ? J'attends avec une hâte folle l'heure de notre réunion ; depuis deux mois, j'ai tant souffert loin de vous ! »

La réponse se fit un peu attendre.

« A moi aussi, ma chère Nadine, écrivit M. d'Histal, vous manquez beaucoup. J'avais espéré, rentrant à Paris, pouvoir vous y rappeler près de moi, mais, hélas ! j'ai dû me convaincre de l'impossibilité qui s'oppose à la réalisation de mon désir. Pour me distraire, je me suis jeté tête basse dans la politique, et c'est là un engrenage dans lequel, le bras une fois pris, le corps passe tout entier. C'est vous dire que je ne m'appartiens plus. C'est à peine si je rentre chez moi pour les repas, que je prends souvent à mon cercle ou chez mes amis, et la grande maison, que vous avez connue hospitalière et joyeuse, est maintenant fermée, à l'exception de ma chambre et de mon cabinet.

« Or, ma chère Nadine, il m'est absolument défendu d'installer seule, dans ce logis sans cesse déserté, une jeune fille de votre âge. Ni la prudence,



ni les plus strictes convenances ne m'y autorisent. Je suis donc forcé de renoncer, pour le moment, à votre chère présence ; mais, si vous voulez me faire plaisir, priez madame votre mère de vous amener passer quelques jours avec moi. J'espère, qu'en cette saison, elle pourra faire cette petite absence, et je serai très heureux de vous recevoir avec elle ; mais, seule, je vous le répète, ce n'est pas possible. Vous profiterez de ce voyage pour reprendre ici bien des petites choses qui doivent vous devenir indispensables, et je compte aussi saisir cette occasion pour vous offrir et vous remettre tous les effets ayant appartenu à votre chère marraine. Ils se gâtent, dans l'abandon où ils sont laissés et, vous parlant de notre chère morte, ils vous seront, je crois, un cadeau aussi précieux qu'agréable. »

A la lecture de cette lettre, la colère envahit Nadine et lui dicta sa réponse.

Ah ! on ne voulait d'elle *qu'en passant*, pour quelques jours, accompagnée de sa mère, ce qui assurerait sans difficultés son prompt retour à Curgeon ? Eh bien, dans ces conditions-là, elle n'irait pas ; et comme le marquis, sans doute, un jour ou l'autre, tiendrait à la revoir, elle ne cédant pas, il serait bien contraint et forcé d'en passer par sa volonté.

Sans consulter ses parents, elle répondit à M. d'Histal que son regret était profond et sa tristesse grande, mais que, M<sup>me</sup> Serfaille ne pouvant s'absenter, elle devait renoncer au plaisir de répondre à son invitation.

Quelques jours plus tard, une personne de confiance, mandataire de M. d'Histal, arrivait à Curgeon accompagnée d'un wagon de caisses... Le marquis envoyait à Nadine, par ce moyen, tous ses effets personnels et tous ceux de la marquise : trousseau, toilettes, fourrures, dentelles, bijoux ; il y en avait pour une valeur considérable.

En même temps que les écrins, le messager du marquis remit à Nadine une lettre dans laquelle celui-ci disait :

« Acceptez tout ceci en souvenir de votre marraine ; j'avais pensé garder, jusqu'à votre mariage, les dentelles et les diamants, mais j'ai réfléchi qu'ils seraient plus en sûreté chez vous que dans mon grand hôtel, si souvent désert... »

Il fallut une chambre de Curgeon pour loger tant de richesses. Nadine les contemplait sans attrait ; et c'est à peine si la vue d'un féerique collier de diamants, la dérida un peu.

La façon dont le cadeau avait été fait, l'excluant presque nettement de la maison du marquis, en enlevait tout le charme ; et lorsque sa mère, joyeuse pour elle du don de ces merveilleux objets, lui dit :

— Sais-tu que tout cela vaut une fortune ; il y en a bien pour cent cinquante mille francs.

Nadine, dédaigneuse, pensant à ce qu'elle avait rêvé et espéré, haussa les épaules :

— Qu'est-ce que cela?...

## XIV

L'hiver s'écoula. Nadine était de plus en plus inquiète et désolée, mais, comme elle ne voulait pas en convenir, elle cachait ces sentiments, très naturels, sous une réserve hautaine et farouche, inspirée par son orgueil, une ironie constante dictée par son dépit, et une mauvaise humeur, toujours égale, fruit de son mécontentement d'elle-même et des autres.

En vain, sa mère lui prodiguait les témoignages de la plus tendre affection ; en vain, son père avait pour elle mille petits soins amicaux, son frère et sa sœur, les attentions les plus délicates, les prévenances les plus ingénieuses ; elle ne semblait pas s'en apercevoir et ne désarmait pas.

Le chagrin de la mort de sa marraine servait de prétexte à son caractère irascible et sombre. En vérité, il n'y entraît guère en ligne de compte ; pour cette enfant, qu'un égoïsme monstrueux avait pénétrée jusqu'aux moelles du cœur, tout ce qui n'était pas *elle* n'avait plus qu'une très secondaire importance ; et elle n'en accordait pas davantage aux événements ou aux choses qui ne se rattachaient pas directement à son personnel *moi*.

Elle pleurait la perte de M<sup>me</sup> d'Histal surtout parce que cette catastrophe l'avait retirée d'une vie qui eût été celle de son choix, et, devant la souffrance que lui imposait son changement de position, disparaissait la peine qu'aurait dû lui causer la fin soudaine et prématurée d'une femme dont, dix années, elle avait été l'idole et qui l'avait comblée de tout ce que l'affection, la fortune et le rang permettent de donner en fait de jouissances.

Nadine, après l'existence fastueuse qu'elle avait menée, ne pouvait plus se faire à la vie modeste de Curgeon. Les inévitables détails matériels lui en paraissaient vulgaires, les occupations grossières et inintelligentes. Certains soucis lui semblaient puérils, ridicules même, et ne pouvant séparer dans la pensée ses parents du labeur auquel ils se livraient, elle les en trouvait rapetissés, avilis, indignes d'elle, sans songer que l'âme s'élève au-dessus des travaux les plus infimes et que, lorsqu'on accomplit ceux-ci par esprit de devoir, loin de rabaisser, ils exaltent.

Aussi, les heures lui semblaient-elles de plomb et les jours interminables.

Vers le mois de janvier, elle écrivit de nouveau à M. d'Histal :

« Permettez-moi d'aller, ne fût-ce qu'une journée, vous embrasser et vous souhaiter une bonne année. »

Inébranlable, il répondit :

« Ma pauvre Nadine, il n'y a plus de bonne année pour moi ; néanmoins, j'aurai grand plaisir à vous voir, si vous pouvez vous faire accompa-



« gner de monsieur votre père ou de madame votre mère. Mais, sans eux, ne venez pas; je ne puis prendre la responsabilité de vous avoir seule dans la maison qui maintenant est la mienne, et M<sup>me</sup> Serfaille ne me pardonnerait pas de l'assumer. Plus tard, j'espère, plus heureux, pouvoir vous réclamer. »

Nadine, dépitée une fois encore, fut bien forcée de se résigner.

D'Hugues de Lauzan, elle avait aussi reçu, à ce moment, une lettre que, malgré deux mois de silence, elle n'avait osé provoquer, car ses vaines certitudes, en tombant l'une après l'autre, la rendaient timide.

« J'arrive à Paris, lui écrivait-il, j'espérais vous y trouver; on me dit que vous passez l'hiver à Curgeon Quel coup pour moi, et quand vous reverrai-je ? »

Puis il y avait trois pages de renseignements et de détails sur la vie et le monde parisiens en ce commencement d'hiver.

Nadine répondit que son deuil et son chagrin étaient trop grands pour qu'elle pût déjà se retrouver dans le mouvement, l'agitation de Paris, et qu'elle allait rester encore quelque temps auprès de ses parents.

Au milieu de ses déceptions, une nouvelle tristesse lui vint de Stanislas de Ferques.

L'hiver précédent, il avait quitté sa mère pour elle. Celui-ci, où elle était là, il ne devait avoir nulle raison de partir, et les meilleures pour rester. Mais il avait goûté aux séductions de la vie parisienne, et il n'eut pas la fermeté d'y renoncer.

Vers la fin de janvier, il vint faire ses adieux à Nadine et lui demander ses commissions pour Paris, où il allait passer trois mois.

La jeune fille eut un déchirement intime. Quoi! lui aussi! Il ne l'aimait donc plus? Certes, c'était bien peu de chose pour elle que cet amour qu'elle avait repoussé, et dont elle avait ri, mais, dans la pénurie de ses jouissances préférées où elle se trouvait à présent, c'en était une petite pour elle que la conscience de l'affection inspirée, de l'admiration offerte comme un hommage.

Ce soir-là, remontant dans sa chambre plus tôt que de coutume, elle pleura...

Le printemps vint et, avec lui, l'époque du mariage de Suzanne, que, par égard pour le deuil de sa sœur, on avait retardé de deux mois.

La douce jeune fille nageait dans ce bonheur des fiançailles qu'on dit être le prélude des joies du mariage, et qui pourtant les dépasse souvent. Nulle surprise fâcheuse ne devait l'atteindre; elle connaissait depuis l'enfance celui qu'elle allait épouser et, le pénétrant parfaitement jusqu'aux plus intimes replis de son cœur, elle l'aimait de cet amour chaste et fidèle, confiant et fort, qu'elle avait, un jour, dépeint à Nadine. Lui, avait pour elle cette passion mêlée de tendresse qui fait les époux affectueux et dévoués, et ajoute le sérieux d'une pro-

tection aux enfantillages de l'amour heureux. Les fiancés étaient réservés dans l'expansion de leur félicité, discrets dans ses témoignages. On les voyait s'en aller, tous les deux, au jardin, au bras l'un de l'autre et, de loin, se promener longuement, en causant, autour des plates-bandes régulières, dans les allées étroites. Quand ils revenaient, il y avait sur leurs fronts tant de sérénité, dans leurs regards l'entente mutuelle d'une si pure tendresse qu'on ne pouvait les voir sans être un peu attendri de ce jeune bonheur que tous ont envié ou envieront, et que si peu ont connu ou connaîtront jamais!

Nadine ne l'enviait pas; ce petit bonheur, ce bonheur mesquin, bourgeois, comme elle le disait à part elle, ne lui inspirait aucune jalousie; elle ne s'en serait pas contentée, n'en aurait pas voulu. Le cadre des fiançailles de ces jeunes gens, celui dans lequel leur vie de ménage devait s'écouler, dépoétisait absolument, à ses yeux, leur fraîche tendresse.

Filer le parfait amour autour des carrés de choux et de légumes d'un modeste potager, enfermer, dès le soir du mariage, sa lune de miel entre les quatre murs d'une petite maison de village, dans laquelle il fallait traverser la cuisine pour arriver à la salle à manger ou au salon, cela lui rendait grotesque l'amour lui-même et la lune de miel.

Aussi ne ménageait-elle pas les remarques mordantes, les plaisanteries incisives que lui dictait son esprit aigri.

A Suzanne, elle disait quelquefois :

— Comment peux-tu être heureuse dans une médiocrité pareille?

Et celle-ci, très doucement, lui répondait :

— L'essentiel est que je le sois!

Elle voulut faire à sa sœur un riche cadeau, et, choisissant dans les bijoux de M<sup>me</sup> d'Histal deux diamants, elle les fit monter, pour Suzanne, en boutons d'oreille.

— C'est trop beau, dit celle-ci, plus touchée de l'attention que charmée du présent, je n'oserais jamais porter des pierres d'une valeur pareille!

— Pourquoi pas? reprit Nadine; au contraire, il ne faut pas les quitter. Lorsqu'en voyage, dans la rue, on te rencontrera avec, on ne te prendra pas pour la première venue.

Elle avait voulu aussi se mêler de la toilette de sa sœur, mais M<sup>me</sup> Serfaille s'y était opposée : Suzanne devait être mise très modestement. Nadine, alors, s'était occupée de la sienne.

Bien qu'elle affectât de dédaigner toutes ces petites gens, il ne déplaisait pas à sa vanité de leur montrer une Parisienne bien habillée. Malgré les instances de sa mère et de sa sœur, elle n'avait voulu ni quitter son deuil, même pour une journée, ni accepter les fonctions de demoiselle d'honneur qui lui incombaient, mais elle eut une toilette noire d'une élégance qui dépassait tout ce qu'on avait jamais vu en ce genre, aussi bien à Curgeon



qu'aux environs. Les plis capricieux d'une nua-geuse mousseline de soie parèrent sa beauté blonde, qui émergea de ce cadre à la fois sombre et doux, avec un éclat, une pureté incomparable, plus réelle, plus triomphante qu'on ne l'avait jamais vue.

Elle fut fort admirée, surtout d'un jeune officier que, sachant, par une indiscretion de Suzanne, son horreur pour les notaires et gens d'affaires, Paul Quentin avait choisi parmi ses amis de collège pour lui offrir le bras.

Raymond Lambret était un beau garçon, possédant l'aisance et l'aplomb que donne la vie militaire, dans un temps où elle est la plus prisée des professions; il plut à Nadine, qui daigna se montrer aimable pour lui, et le soir même, lorsqu'il la quitta, il était entièrement subjugué.

La jeune fille s'en était aperçue, et cela ne lui avait pas été désagréable; mais lorsque, deux jours après, son père, pour essayer de ramener un sourire sur ses lèvres, plissées par une constante amertume, la plaisanta un peu sur sa nouvelle conquête, elle lui répondit d'un ton méprisant que les suffrages de ses inférieurs ne la touchaient nullement.

Pourtant, bien qu'elle cherchât toutes les occasions de témoigner avec le plus désagréable parti pris que, pour elle, les gens du milieu dans lequel vivaient son père et sa mère, leurs sentiments, leurs actes, leurs habitudes n'existaient pas, tant elle les plaçait au-dessous d'elle, l'image du jeune bonheur de Suzanne la remua peut-être un peu et lui ramena la pensée de son mariage et d'Hugues de Lauzan.

Justement, il lui avait écrit peu de jours auparavant (il le faisait à peu près tous les mois) et, en terminant une nomenclature des bals, des expositions, des pièces de théâtre et des jolies femmes en vogue ce printemps, il ajoutait :

« Voici revenue l'époque où, l'an passé, votre chère et regrettée mère, M<sup>me</sup> d'Histal, me disait en parlant de mes espérances : « Dans deux ans ! » La première moitié de ce long délai s'est écoulée dans une absence qui, croyez-le, m'a été bien pénible; serai-je plus heureux durant la seconde, ou bien les tristes circonstances qui nous ont séparés me réservent-elles la compensation de la voir abrégée ?... »

Cette phrase fit plaisir à Nadine, elle y crut lire le désir du vicomte de presser leur mariage et, comme la vie qu'elle menait lui était insupportable, elle résolut d'écrire à M. d'Histal, s'autorisant du souhait exprimé par M. de Lauzan, pour lui demander de mettre fin à l'épreuve.

Jusqu'à présent, elle n'avait pas osé le faire; parler de mariage, si vite après la catastrophe terrible qui avait enlevé la marquise, lui eût semblé justement une grosse et maladroite inconvenance, mais, après neuf mois écoulés (on était à la fin de mai), elle crut pouvoir aborder ce sujet.

Elle le fit très habilement, exposa au marquis que, lorsque, l'an dernier, sa chère mère avait imposé à M. de Lauzan un stage de deux années, ni lui ni elle ne s'étaient effrayés de ce délai, car ils devaient se voir souvent; mais, maintenant que les choses avaient changé, que des mois s'étaient passés sans qu'ils eussent occasion de se retrouver, et que l'avenir ne leur promettait rien de mieux en ce sens, le temps leur durait à tous deux, et, la première période de son grand deuil accomplie, elle venait demander à son bon père d'avancer l'époque de son mariage.

Elle ajoutait perfidement :

« Sa conclusion me sortira de la situation très fausse où je me trouve ici, imposant ma présence à des parents qui avaient arrangé leur vie sans moi, et ne m'y avaient pas gardé de place; si bien qu'à tout instant, je sens leur être une gêne et une charge, ce qui m'est très pénible. »

A ce dernier paragraphe, le marquis ne répondit pas, mais, pour le reste, il fut formel.

« Je respecte trop la volonté de ma chère et regrettée Odile pour ne pas l'accomplir en toutes choses, écrivit-il. Cette volonté stricte avait été que vous ne vous mariiez qu'à votre majorité; les raisons que vous me donnez de presser votre mariage ne me semblent pas suffisantes pour la transgresser, d'autant que vos vingt et un ans simplifieront bien des formalités. »

Cette réponse, loin de décourager Nadine, lui rendit de l'énergie. Pas un instant ne lui vint la pensée d'insister, afin de se marier plus tôt : il ne fallait pas contrarier M. d'Histal. Aller contre ses désirs, ou même seulement contre ses vues, c'était se l'aliéner et s'exposer à ce que, se désintéressant d'elle, il ne lui fit aucun avantage. Le plus sage était d'attendre le délai imposé. Un an, ce n'était pas le bout du monde ! Un an ! puis elle toucherait le but, le marquis le disait clairement : il voulait accomplir la volonté de sa femme « en toutes choses »; ces mots, soulignés, l'étaient avec une évidente intention; assurément, il comptait alors adopter Nadine, ou tout au moins la doter !

Cette certitude revenue lui mit dans l'esprit une confiance et une paix qui lui inspirèrent de la patience. Lorsqu'il n'y a plus qu'à décompter, le terme d'une épreuve étant fixé, le temps semble moins long. Elle qui gardait au marquis une rancune secrète de la tenir éloignée de lui, l'excusa, à présent qu'elle devinait ses intentions. Elle l'aurait encombrée, sans doute, dans sa carrière politique ? Il voulait bien toujours qu'elle fût sa fille, mais ne la reconnaître notoirement telle qu'au moment où il pourrait la confier à un mari.

Elle répondit donc au vicomte de Lauzan qu'ayant cru lire entre les lignes son désir d'avancer leur mariage, elle l'avait soumis à M. d'Histal, puis, mot pour mot, elle lui copia la réponse de celui-ci, et ajouta :





« Plus qu'un an, patience!... et nous aurons bien gagné notre bonheur! »

De la patience! Hugues de Lauzan n'en manquait pas, et, comme à Nadine, la lettre du marquis lui en donna davantage. Il s'était arrangé une aimable vie de garçon qui ne lui permettait pas de s'apercevoir de la longueur du délai exigé, et ne lui laissait pas le temps de regretter l'absence de sa quasi-fiancée. Il ne lui déplaisait pas de jouir encore quelques mois de cette existence avant de l'enterrer définitivement, et, s'il avait parlé à M<sup>lle</sup> d'Histal de son désir d'abréger leur séparation, c'était plutôt la phrase de rhétorique d'un correspondant à court de sujets que l'expression de son sentiment intime. Le seul souci qu'il eût, quant à l'avenir, était de savoir comment, M<sup>me</sup> d'Histal morte, les choses tourneraient pour Nadine, au point de vue financier. L'espérance que le marquis donnait à la jeune fille, et qu'Hugues comprit, comme elle, être formelle, le débarrassa du seul nuage de son ciel. Fort paisiblement, il se prépara à attendre encore une année sa belle héritière, sûr maintenant de la retrouver, au bout de ce stage, pourvue de tous les avantages physiques et matériels qu'il recherchait en elle.

## XV

Le mois de juillet était revenu, ramenant l'anniversaire de la mort de M<sup>me</sup> d'Histal.

Quelques jours auparavant, le marquis, dont les lettres étaient toujours rares et brèves, écrivit à Nadine que le service religieux était fixé au 25, à Blandeuq, qu'il y serait à cette époque et l'y attendait.

Cette lettre combla de joie la jeune fille. Enfin, il la rappelait donc!

Vivant d'une existence complètement à part de celle de ses parents, ne se joignant guère à eux que pour les repas, moralement, elle ne leur était pas plus unie, malgré les persévérants efforts de sa bonne mère pour gagner sa confiance. De ses rapports avec le marquis, comme avec M. de Lauzan, de ses craintes et de ses espérances, elle ne lui disait rien. M<sup>me</sup> Serfaille, sans se rebuter, l'interrogeait souvent, mais Nadine avait le secret d'opposer des fins de non-recevoir, même aux plus pressantes questions. Devant ce caractère difficile, mécontent, aigri, la mère n'osait insister, craignant de la buter encore davantage; et, pleurant souvent, priant sans cesse, elle s'en remettait à la seule Providence du soin de lui ramener le cœur de son enfant, si toutefois cela entraînait dans ses vues immuables.

M. et M<sup>me</sup> Serfaille avaient donc ignoré les tentatives de Nadine pour aller retrouver le marquis à Paris et, à cause d'elle, devant sa visible souffrance de ce qu'elle appelait son exil, ils déploraient l'éloignement où le marquis la tenait, y voyant une

menace pour son avenir. En le faisant, une fois de plus, ils imposaient silence à leurs sentiments intimes, devant l'intérêt de leur fille, car, même au prix d'une fortune, si elle eût put encore être heureuse avec eux, M<sup>me</sup> Serfaille eût bien désiré la reprendre pour toujours... et M. Serfaille, ébranlé par tant de déceptions, ne démentait plus sa femme lorsque, devant lui, elle exprimait ce souhait.

La lettre du marquis causa à Nadine un tel contentement, qu'elle ne sut ni le contenir ni en garder un instant le secret. Elle dit à son père et à sa mère que M. d'Histal la demandait; et sans remarquer qu'à cette nouvelle, et surtout au spectacle de sa satisfaction, des larmes mouillaient les yeux de M<sup>me</sup> Serfaille, avec entrain, elle se prépara au départ.

Elle avait dit à ses parents que le marquis revenait à Blandeuq pour l'anniversaire de la mort de sa femme, mais elle se garda bien de leur apprendre que la date du service religieux, dit « du bout de l'an », en usage dans ces provinces du Nord, était fixée, et que M. d'Histal l'avait chargée de leur en faire part.

Elle tenait à ce qu'ils n'y assistassent point: ils la gênaient dans ses rapports filiaux avec le marquis; elle ne se serait pas sentie bien à l'aise devant eux pour lui témoigner qu'elle était sa fille, sa vraie fille, impression qu'il importait de bien graver dans son esprit. Et puis, en face de ses relations habituelles, leur simplicité l'humiliait.

— Quand te reverrons-nous? lui demanda sa mère, la conduisant au train.

— Je ne sais, répondit-elle d'un ton léger, cela dépend de la seule volonté de mon cher père; vous pensez bien que, tant qu'il le voudra, je resterai avec lui...

Et elle partit joyeuse, comptant que c'était pour longtemps, sinon pour toujours.

Le marquis l'attendait à la gare; elle le trouva changé, les tempes toutes blanchies, les traits durcis, le front plus sombre et sa froideur habituelle accentuée jusqu'à la sécheresse.

Il la reçut sans effusions, avec un calme qui coupa court à celles qu'elle avait préparées. Sans émotion non plus, avec une politesse extrême, trop grande même, qui déconcerta un peu Nadine, car c'était davantage celle qu'on témoigne à une invitée, venue pour quelques jours, que l'affection avec laquelle on accueille une enfant qui vient reprendre sa place.

— Votre famille va bien? demanda le marquis.

Et sur l'affirmative réponse de la jeune fille.

— Vos parents ne se sont pas décidés à vous accompagner, ou vous à les attendre, afin de venir tous ensemble pour la cérémonie de jeudi?

— Mon père et ma mère vous prient de les excuser, répliqua Nadine, rougissant de son mensonge; ils sont trop occupés en ce moment pour pouvoir s'absenter; ils le regrettent infiniment, mais c'est la moisson... et...



— Ils sont tout excusés, interrompit M. d'Histal; qui sait mieux que moi qu'on ne fait presque jamais ce qu'on désire!

Les deux jours suivants, Nadine reprit toutes ses habitudes dans ce grand Blandeuec que, malgré l'été, le soleil et un admirable temps, elle ne pouvait s'empêcher de trouver froid et triste. M. d'Histal était très aimable pour elle, mais toujours cérémonieux, ce qui imposait à Nadine un peu de contrainte. Il ne parlait presque pas de sa femme, et lorsque la jeune fille ramenait la conversation sur elle, de suite, il la détournait.

Il entretenait surtout Nadine de son voyage aux Iles Britanniques, de son séjour à Paris, de ses préoccupations financières et politiques.

— Si vous saviez quelle vie est la mienne, disait-il, sans cesse occupé, visité, sollicité!... J'ai peine à disputer à tout ce monde le temps nécessaire pour mes travaux. Il a bien fallu que je me remette à recevoir mes amis; on se réunit chez moi le jeudi soir, comme autrefois. Rien que des hommes, par exemple, je ne reçois pas encore de femmes. Il le faudrait, pourtant; j'ai de nombreuses obligations et, dans certains dîners officiels, il conviendrait que j'invitasse quelques dames; mais je ne m'y suis pas encore résolu. N'ayant personne pour faire, avec moi, les honneurs de ma table, c'est difficile...

Nadine faillit s'offrir; n'était-elle pas là, toute désignée pour ce rôle de maîtresse de maison? Mais elle se rappela à temps que le marquis n'aimait point les avances de ce genre, et elle se tut. Lui, alors, continua :

— A la rentrée, il faudra que je m'organise, car, ajouta-t-il souriant, savez-vous ce qu'on dit, Nadine? c'est que je pourrais bien, cet hiver, avoir un portefeuille ministériel!...

Quelques invités de la cérémonie funèbre arrivèrent dès la veille : c'étaient les de Querle, les Chamidieu, les plus proches parents de la famille d'Histal. Avec eux, Nadine garda sa place au milieu de la table; mais le lendemain, au déjeuner qui suivit le service religieux, le marquis fit mettre en face de lui sa sœur de Querle. Dans une occurrence pareille, Nadine ne s'en offensa ni ne s'en inquiéta; elle était bien jeune encore pour présider ce repas funéraire, bien qu'il ne fût que d'une vingtaine de couverts, et elle trouva plus agréable d'être à côté d'Hugues de Lauzan.

Nadine eut plaisir à le revoir et le lui témoigna. Lui-même, la retrouvant si charmante (car sa merveilleuse beauté s'épanouissait tous les jours), eut un petit regain de cette passion, que l'absence, aussi bien que l'eût fait l'accoutumance, avait un peu émoussée. Elle s'en aperçut et y puisa, pour s'en réjouir, une sécurité devenue plus grande.

Il n'y avait pas à craindre que celui-là se déprenne et l'oublie!... Elle le constata avec une satisfaction que l'orgueil rendait mauvaise, mais n'en laissa rien voir.

Hugues l'interrogea sur ses intentions.

— Je n'en ai aucune, répondit-elle; mon père décidera ce qu'il veut de moi; je ne le contredirai en rien.

M. de Lauzan repartit le soir même, comme les autres hôtes du château. Ils n'avaient pas été bien nombreux; on oublie vite, en ce monde, surtout les choses pénibles, et l'anniversaire d'une naissance, d'un mariage, qui eût été l'occasion d'une fête, aurait réuni une assistance considérable, tandis que celui de cette mort tragique n'avait amené que des parents ne pouvant faire autrement que d'y assister, et quelques amis sincères.

Le lendemain, M. d'Histal et Nadine se retrouvèrent donc seuls dans le grand château désert. La jeune fille faisait tout son possible pour s'y réacclimater; elle n'y parvenait pas et, malgré ses efforts, ne se sentait pas du tout chez elle. Le marquis ne se départait pas de son amabilité, mais sans la moindre intimité. Il ne lui disait jamais un mot de ses propres projets, ni de ceux qu'il pouvait former pour elle; pas un mot non plus de son futur mariage, ni de ses intentions à son égard. Et Nadine, incompréhensiblement intimidée, n'osait aborder ce sujet, ni le questionner...

Au bout de huit jours, il lui dit :

— Ma chère enfant, il va falloir nous séparer : des intérêts graves m'appellent en Belgique; je dois partir sous deux jours.

Nadine pâlit; mais, se rappelant les conséquences de la scène qu'elle avait risquée l'an dernier à pareille époque, ne protesta pas.

— Je vais retourner à Curgeon, alors, mon père?

— Hélas! oui, mon enfant, fit le marquis, évidemment désarmé par cette soumission. Je vous le répète, je regrette infiniment de devoir me séparer de vous ainsi, mais je ne puis faire autrement, pour le moment du moins; cet hiver, par exemple, je compte vous recevoir à Paris.

Et, remarquant à cet espoir le rayon joyeux qui illumina la jolie figure attristée de Nadine, il sourit un peu.

— En attendant, prenez patience, chère enfant; d'ici un an, si, comme je le pense, vos idées n'ont pas changé, non plus que celles de M. de Lauzan, vous serez mariée et vous oublierez vite ce que vous appelez votre temps d'épreuve. Quant à vos parents, ajouta-t-il, vous m'écriviez que votre présence leur était une charge; si vous pensiez que je pusse leur offrir une petite compensation pécuniaire de votre séjour chez eux?...

Nadine rougit violemment devant cette conséquence inattendue de son mensonge.

— Oh! non, fit-elle vivement; ils ne l'accepteraient pas et vous les blesseriez mortellement!

Lesurlendemain, elle arrivait à Curgeon, n'ayant prévenu que par un mot très bref de son retour, profondément triste d'y revenir si vite, alors qu'elle croyait l'avoir quitté pour longtemps, et profondément humiliée aussi, car, puisque l'on savait notoi-



rement que c'était la seule volonté de M. d'Histal qui décidait de son sort, les faits disaient clairement qu'il ne voulait pas d'elle auprès de lui.

Sa mère eut la générosité de ne pas l'interroger, et demanda à son mari et à ses enfants de ne pas le faire non plus. Cette prière fut respectée : tous ces êtres simples et bons avaient pour Nadine, malgré ses torts d'orgueil et de caractère envers eux, une pitié affectueuse qui leur faisait tout lui pardonner et, autant que possible, lui éviter toute peine, tout froissement.

Si elle avait voulu comprendre la tendresse qu'elle pouvait inspirer à ses frères, à ses sœurs, seulement en ne repoussant pas leurs amicales avances, et en leur témoignant un peu de douceur et de sympathie, elle eût pu être heureuse au milieu de ces braves cœurs qui ne demandaient qu'à l'aimer. Mais, illusionnée par les chimères de son amour-propre, elle ne le voulait pas ; elle multipliait à plaisir l'expression de son indifférence, de son dédain, de son ironie, se moquant impitoyablement des uns et des autres, tournant en dérision leurs actes et leurs propos, sans s'apercevoir que ces fruits de son dépit faisaient sourire de compassion ceux qu'elle croyait écraser de sa supériorité.

A défaut de sa famille, ce fut Stanislas de Ferques qui la mit en demeure de faire connaître ses projets. Il la savait rentrée et était venu pour la voir, mais il ne put s'empêcher de dire, par malice, la trouvant au salon :

— Mademoiselle Nadine ! Quelle bonne surprise ! Je ne m'attendais guère à vous voir ; je croyais que vous nous aviez quittés pour toujours...

Elle rougit très fort ; un instant démontée, elle se reprit pourtant et répondit :

— Mon père voyage de nouveau... J'irai le retrouver cet hiver, à Paris.

L'impression que lui causa cette petite méchanceté de Stanislas, aisément devinée, fut complexe.

Elle lui en voulut d'abord, constatant que les sentiments qu'il avait eus pour elle devaient être bien modifiés, ou tout au moins bien atténués, pour qu'il en fût venu à la persifler. Puis, elle pensa que c'était peut-être un peu de rancune contre celle qui l'avait repoussé, naguère, une sorte de représailles ! Cela la fit sourire et lui inspira même une certaine estime pour le jeune homme. Il devenait quelqu'un, décidément ; ce n'était plus un mouton, comme les autres et comme lui-même était jadis. Il savait se défendre, maintenant ; le mouton devenait enragé... Elle en fut disposée favorablement à son endroit. Depuis quelque temps, du reste, très frappée par le notable changement de Stanislas, que cette seconde année de Paris avait achevé de transformer, son avis sur lui s'était bien modifié. Elle prenait plaisir à le voir, se mettant ouvertement, pour lui, en frais d'amabilité et de toilette, trouvant qu'il le méritait. Et, parfois, elle fixait sur lui un long regard qui plongeait dans le

passé, dont le souvenir lui arrachait un involontaire soupir.

Sa mère, plus d'une fois, le surprit au passage ; elle devinait bien que si c'avait été aujourd'hui que Stanislas eût demandé Nadine, sa réponse, sans doute, n'eût pas été la même...

Mais lui, bien que toujours assidu et aimable, ne paraissait pas s'en apercevoir...

Il n'y avait pas plus d'une semaine que Nadine était à Curgeon, lorsqu'elle reçut une lettre de M. d'Histal. Son cœur, comme chaque fois, battit violemment ; n'était-il pas l'arbitre de sa destinée ?...

A sa lecture, elle pâlit sous la plus inattendue des émotions.

« Ma chère Nadine, écrivait le marquis, vous êtes la première à qui je veuille annoncer la grave décision que j'ai prise.

« Sachant combien j'aimais votre chère marraine, peut-être vous étonnera-t-elle un peu ; mais la connaissance des motifs qui me l'ont dictée, vous la feront comprendre. Non seulement ma solitude me pèse cruellement, après tant d'années de vie de famille, mais encore elle est devenue un obstacle sérieux aux projets, ambitieux peut-être, qui, à défaut de bonheur, remplissent ma vie désormais. Dans la situation que j'occupe déjà, dans celle que me réservent la faveur du gouvernement et les instances de mes amis, il est absolument nécessaire que j'aie ma maison ouverte, que j'y reçoive comme par le passé et mieux même encore.

« On me l'a fait savoir officieusement, et l'on m'a donné à entendre que la position que je briguais ne pouvait être occupée par un homme seul. Quelque temps, j'ai résisté à ces suggestions, me demandant si je ne devais pas immoler, en souvenir de ma chère morte, cette carrière qui, depuis qu'elle n'est plus, m'a distrait, sinon consolé ?... La réflexion me rappelant tout son dévouement qui, certainement, n'eût pas exigé de moi ce sacrifice, m'en a détourné. Si vous n'aviez été si jeune, ma chère Nadine, et si près aussi de me quitter par votre mariage, peut-être vous eussé-je demandé de venir près de moi, en véritable fille, remplacer votre marraine. Mais, à votre défaut, j'ai dû choisir une compagne pour faire les honneurs de mon foyer, m'alléger, en les partageant, les soucis écrasants de la vie que je mène, et préserver mon âge mûr de cette inévitable, de cette affreuse solitude, apaisage de la vieillesse que, moins qu'aucun autre, je n'eusse pu supporter, après tant d'années heureuses.

« J'épouse donc M<sup>lle</sup> Isabelle van den Broom ; c'est une personne de trente-cinq ans, très sérieuse, très bonne, en laquelle j'espère trouver l'indulgence et le dévouement qu'exige ma triste situation.

« Je ne vous parle pas du mariage, ma chère Nadine, qui aura lieu le 20 août, à Bruxelles, dans la plus stricte intimité, mais lorsque, cet hiver, nous serons installés à Paris, rien, j'espère, ne s'opposera plus à ce que vous veniez nous y retrouver. »



Nadine, ayant fini cette lettre, resta abasourdie... Ainsi, il se remariait ! Elle n'en pouvait croire ses yeux, tant cette hypothèse avait toujours été absente de sa pensée !

C'était encore un coup pour elle, un coup terrible du sort, car cette femme qu'il épousait, quels seraient ses sentiments à son égard ? N'était-il pas à supposer qu'elle ne verrait point d'un œil favorable la jeune fille étrangère que la première femme avait introduite sous le toit de M. d'Histal ? Et, si elle lui était hostile, le marquis lui était-il assez attaché pour la soutenir, la défendre, l'imposer ?

Tout cela était gros de menaces, Nadine le comprit. En dehors de son intérêt personnel, elle éprouvait un petit crève-cœur de voir sa chère marraine si vite remplacée... ; mais elle comprit aussi qu'elle ne devait pas le laisser voir, sous peine d'aggraver

son cas aux yeux de M. d'Histal comme à ceux de la future épouse. Et, instruite par l'expérience, souple comme un gant, désormais, elle fit taire ses répugnances et écrivit au marquis qu'elle le remerciait de sa confiance ; qu'elle le connaissait trop bien pour ne pas s'expliquer parfaitement sa conduite et les sentiments dont il lui faisait part, et qu'elle espérait lui voir trouver, dans son second mariage, tout ce qu'il était en droit d'en attendre. Elle terminait en ajoutant qu'elle serait heureuse de faire la connaissance de la nouvelle marquise d'Histal, à laquelle le choix que son cher père en avait fait assurait d'avance toute sa sympathie.

MARY FLORAN.

(La suite au prochain numéro.)

## AUX PETITS ENFANTS

*Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,  
Petites bouches, petits nez,  
Petites lèvres demi-closes,  
Membres tremblants,  
Si frais, si blancs,  
Si roses.*

*Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,  
Pour le bonheur que vous donnez  
A vous voir dormir dans vos langes,  
Espoir des nids,  
Soyez bénis,  
Chers anges !*

*Pour vos grands yeux effarouchés  
Que, sous vos draps blancs, vous cachez,  
Pour vos sourires, vos pleurs même,  
Tout ce qu'en vous,  
Êtres si doux,  
On aime.*

*Pour tout ce que vous gazouillez,  
Soyez bénis, baisés, choyés,  
Gais rossignols, blanches fauvettes !  
Que d'amoureux  
Et que d'heureux  
Vous faites !*

*Mais vous avez de plus encor  
Ce que n'a pas l'étoile d'or,  
Ce qui manque aux fleurs les plus belles :  
Malheur à nous !  
Vous avez tous  
Des ailes.*

*Lorsque sur vos chauds oreillers,  
En souriant, vous sommeillez,  
Près de vous, tout bas, ô merveille !  
Une voix dit :  
« Dors, beau petit ;  
Je veille ».*

*C'est la voix de l'Ange gardien ;  
Dormez, dormez, ne craignez rien ;  
Rêvez, sous ses ailes de neige :  
Le beau jaloux  
Vous berce et vous  
Protège.*

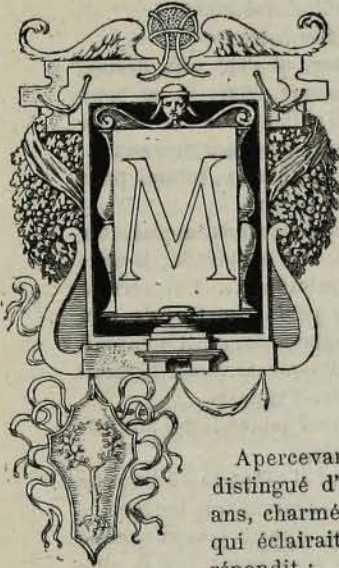
*Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,  
Au Paradis, d'où vous venez,  
Un léger fil d'or vous rattache.  
A ce fil d'or  
Tient l'âme encor  
Sans tache.*

*Vous êtes à toute maison  
Ce que la fleur est au gazon,  
Ce qu'au ciel est l'étoile blanche,  
Ce qu'un peu d'eau  
Est au roseau  
Qui penche.*

ALPHONSE DAUDET.



# PAR TÉLÉPHONE



MONSIEUR, pouvez-vous me donner tout de suite la correspondance téléphonique avec M. de Ramon, 40, boulevard Saint-Germain?

L'employé, à cette voix musicale, leva la tête, qu'il tenait penchée vers une grande feuille de papier ministe sur laquelle, en un travail ingrat, il alignait une longue série de chiffres.

Apercevant devant lui le visage distingué d'une jeune fille de vingt ans, charmé sans doute par le regard qui éclairait ce visage, poliment, il répondit :

— Je suis à vous à l'instant, mademoiselle!

Et, se dirigeant en effet vers la cabine téléphonique, il réclama la communication demandée.

L'ayant obtenue, il céda la place à la jeune fille qui, s'emparant vivement des deux cornets, interrogea galement :

— Allô!... Allô!... Marthe, est-ce toi?

Une faible réponse lui étant parvenue, elle reprit :

— Figure-toi que j'ai gagné mon procès : Je ne vais pas ce soir chez les Valdier!...

Tu sais, n'est-ce pas, qu'on m'y ménageait une entrevue avec un individu quelconque, que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam, dont j'ignore même le nom. Cette idée de vouloir me passer de force à ce personnage, qui ne me désire probablement pas davantage que je le désire, m'a tellement déplu, que je me suis mise en tête de faire manquer la chose, et j'y ai réussi au-delà de mes espérances!...

Oh! la position a été dure à enlever, et maman surtout a eu beaucoup de peine à se laisser fléchir : « Tu ne te marieras jamais, me disait-elle, si tu refuses ainsi, sans réflexion, les occasions qui te sont offertes. Le proverbe dit avec raison : Aide-toi, le ciel t'aidera! Il est certain qu'en n'ayant ni nom, ni fortune, si tu refuses d'avancer la main vers les perches qui te sont tendues, tu as beaucoup de chances pour rester fille. »

En écoutant ces sages conseils, j'en vins à me représenter à moi-même, transformée en une vieille personne morose et sèche, armée d'une paire de besicles posée sur un long nez, et affublée à perpétuité d'un ridicule au bras. Je dois te l'avouer, je trouvais ce tableau si peu séduisant, que j'allais

presque me laisser fléchir, lorsque papa est venu à mon secours en s'écriant :

— Bah! elle a bien le temps de songer à cette grave question. Et puis pourquoi, après tout, ne ferait-elle pas, à notre exemple, si bon lui semble, un mariage d'amour? C'est très correct, les mariages de raison, je n'en doute pas; mais avons-nous bien le droit de les prêcher aux autres, nous?...

Il sourit à ce souvenir du passé, maman en fit autant et, en les regardant tous deux, je sentis que ma cause était dès lors non seulement bien plaidée, mais aussi bien gagnée... Juge de ma joie!

Et ce soir, en dédommagement de la corvée que j'évite, je vais avec mère, aux Français, voir jouer *Le Flibustier*. Pourquoi ne viendrais-tu pas nous y rejoindre avec ta sérieuse gouvernante?... Nous occuperons les fauteuils 32 et 34...

Faut-il vous arrêter les deux suivants, que nous savons libres?...

— Eh bien, chérie, m'as-tu comprise?...

C'est drôle, elle ne répond pas à ma demande; et voilà une voix inconnue qui parle de cartes et plans... Qu'est-ce que cela veut dire?... Si j'appelais l'employé?...

— Monsieur, la communication que j'avais avec M. de Ramon vient d'être subitement interrompue et je surprends tout à coup une conversation entre deux étrangers... D'où cela provient-il?...

— C'est une erreur, mademoiselle! Les téléphonistes du bureau correspondant auront cru votre communication terminée et l'auront passée à d'autres personnes... Je vais remédier à cet inconvénient.

En effet, au bout de quelques instants, après avoir parlementé lui-même, il reprit, se tournant vers la jeune fille :

— Vous pouvez continuer, mademoiselle, on ne vous troublera plus!...

— Marthe, es-tu là?

— Mais oui; qu'es-tu donc devenue, toi?

— Et toi?... Vrai, c'est trop fort!

— Oh! moi! A partir du moment où tu m'as appelée, et où je t'ai répondu « présente », je n'ai plus rien entendu qu'une espèce de grattement impossible à comprendre et que je n'ai même pas essayé de déchiffrer... J'ai cru que tu te moquais de moi.

— Petite sotte, va!... Mais, enfin, tu n'as absolument rien saisi de ce que je te racontais?

— Absolument rien; et je le regrette, je t'assure!

— Ah! oui, c'est dommage, car c'était très intéressant et je n'ai vraiment pas le temps de recommencer. Et si quelqu'un a attrapé à son profit ce



que je te confiais... Tant pis, il n'y a rien à faire à cela. Mais, dis-moi, viendras-tu aux Français, ce soir, avec nous; là, nous pourrions causer?

— Ce soir?... Impossible, ma petite Bella, je pars dans une heure pour les Aulnaies où je compte passer une quinzaine de jours près de ma tante... Mais sois sûre que, dès mon retour, j'irai l'embrasser et réclamer les confidences promises. Au revoir, chérie!

— Au revoir, Marthon; ne prolonge pas ton séjour à la campagne, n'est-ce pas?...

— Chère mademoiselle, dit gentiment Bella à l'institutrice qui l'attendait dans le bureau, sans témoigner la moindre impatience, combien j'ai de regrets de vous avoir fait poser si longtemps. Ce n'est pas de ma faute, là est ma seule excuse et, vous êtes si bonne, que je vous vois déjà l'accepter...

Tout en causant, les deux jeunes femmes gagnèrent le boulevard Malesherbes, qu'elles descendirent jusqu'à la Madeleine, et se dirigèrent ensuite vers la rue Vignon, où Bella se rendait à un cours de dessin.

...Le même jour, au même moment, deux jeunes gens sortaient aussi d'un bureau de poste de la rive gauche.

— Tu peux te vanter, disait Henry Favrault à son ami de Montreuil, de m'avoir fait croquer le marmot en conscience, pendant que tu causais tranquillement par téléphone. J'ai cru que tu ne sortirais plus de cette espèce de boîte. As-tu dû raser Bonnel, avec tes cartes et plans?

— Mais pas mal, reprit gaiement Guy de Montreuil; et cependant pas encore autant que je le souhaitais...

— Ah! bien, merci! Dans quels détails comptais-tu donc te perdre? Sais-tu que, montre en main, je t'ai attendu vingt-cinq minutes et que ma patience était à bout. Voyons, de quel côté dirigeons-nous nos pas? Prenons-nous le pont de la Concorde?... Je croyais que tu devais passer au ministère?

— Oui, pour ma demande de permutation. Cette vie pour ainsi dire de bureau, que je mène ici depuis trois mois, me devient odieuse et j'allais tâcher de me faire mettre en tête de la liste d'embarquement.

— Es-tu fou? interrompit Henri avec vivacité. T'amuser à échanger une position comme celle que tu occupes, contre une maudite navigation dans des pays de sauvages!...

— Que veux-tu, mon vieux, tous les goûts sont dans la nature! Si l'horizon des boulevards te suffit, il n'en est pas de même pour moi. Il me faut le large! J'ai besoin de rêver devant l'infini...

— Poète, va! reprit Henry en haussant les épaules, tandis que le jeune enseigne de vaisseau continuait avec entrain:

— Rassure-toi, j'ai changé d'avis depuis tout à l'heure et ne demanderai plus à partir que dans quelques semaines, qui sait, dans quelques mois, peut-être...

— Oh! oh! Ce changement subit de la part d'un caractère comme le tien, cache quelque chose, murmura Henry railleusement. Aurais-tu, par hasard, des velléités de mariage?...

— Que t'importe! répondit presque brusquement l'officier de marine qui, honteux de ce mouvement d'impatience, reprit aussitôt aimablement:

— Veux-tu me consacrer ta soirée?

— Impossible, mon cher, et j'en suis désolé, répondit Henry sans rancune, mais je ne peux vraiment pas lâcher les Valdier!... Au reste, ne devais-tu pas toi-même m'accompagner chez eux?...

— En effet! Mais, cette fois encore, comme pour ma permutation, je change d'idée.

Henry se garda bien d'aucune réflexion plaisante sur cette nouvelle lubie de son camarade; il craignait trop une seconde rebuffade... Lui serrant amicalement la main, il le quitta rue Royale, afin de rejoindre les grands boulevards, où il comptait flâner jusqu'au dîner, tandis que Guy se dirigeait en toute hâte vers le Théâtre-Français...

— Le fauteuil 36 est-il libre? demanda-t-il anxieusement au bureau de location.

— Oui, monsieur, lui fut-il répondu au bout de quelques secondes qui lui parurent très longues.

Alors, son billet en poche, il sortit joyeux comme un écolier en vacances, se surprenant, lui, le correct de Montreuil, la sagesse de sa promotion, à fredonner, en pleine avenue de l'Opéra, ce fragment d'une sérénade qu'il avait entendue la veille:

Comment vis-tu, toi qui n'as pas d'amour?...

Les portes du théâtre s'ouvraient à peine que Guy s'y précipitait; et, tout interdit de s'y trouver presque seul, n'apercevant même pas la moindre beauté à lorgner, il se mit à songer...

— Que diable suis-je venu faire ici? se disait-il.

Parce qu'aujourd'hui, je ne sais comment, je surprends par téléphone une convocation de jeune fille, énoncée par la voix la plus mélodieuse du monde, je me mets en tête de faire à n'importe quel prix la connaissance de la personne à qui appartient cet organe enchanteur et, sans plus de réflexion, je me rends ici, où je dois l'avoir comme voisine... Je me la figure délicieuse... (à tort, très probablement?). Si j'allais être désillusionné et regretter ma soirée Valdier?... Etrange coïncidence! Cette jeune fille, si j'ai bien compris, devait y assister, elle aussi, et, paraît-il, comme moi, pour une entrevue... Quelles plaies que ces maîtresses de maison, qui ne vous invitent chez elles qu'avec l'idée absolue de vous forcer à convoler, sans s'inquiéter, la plupart du temps, si les intéressés se conviendront et pourront associer quelques chances de bonheur. Mon inconnue a donc, à mon sens, mille fois raison d'avoir repoussé ces avances; et, serait-elle laide comme les sept péchés capitaux... eh bien, oui, je me sens tout disposé en sa faveur...

Le jeune officier de marine mit fin à son mono-



logue intime, en s'apercevant que la salle se remplissait de femmes élégantes qui, dès lors, réclamaient toute son attention.

Mais, en les regardant longuement, Guy haussait les épaules et souriait d'un air moqueur.

Il avait beau les examiner minutieusement, à tour de rôle, il les trouvait toutes semblables, et cette uniformité de types l'agaçait.

Grâce à la poudre de riz rosée, leur teint avait, à toutes, la même fraîcheur idéale; les sourcils, délicatement prolongés, offraient la même courbe parfaite et régulière, due à un habile pinceau; tandis que sur ces lèvres, taillées dans un unique morceau de corail, reposait le même sourire contraint.

Aussi le jeune homme, en rencontrant ces regards étudiés, trop hardiment francs pour l'être assez, ne put s'empêcher de murmurer avec mépris :

— Quelles poupées!...

Ah! si Favault l'eût entendu, il n'eût pas manqué de dire, en poussant un soupir de compassion à l'adresse de son ami : « Pauvre rêveur, tu n'es plus de ton siècle; elles sont tout simplement à croquer... » Que voulez-vous, Henry se connaissait en beautés, lui!...

Soudain le rideau se lève, la pièce commence; et de Montreuil, en constatant que le fauteuil 34 n'est pas encore occupé, ne peut s'empêcher de dire, comme à regret : « Elle ne viendra donc pas ? » lorsque tout à coup, comme si elle eût deviné qu'on l'évoquait, l'apparition désirée surgit à ses côtés; et, dès lors, il ne vit plus rien autre que cette mince jeune fille, aux noirs cheveux, qui s'asseyait si près de lui.

Était-elle vraiment jolie?... La bouche, sans doute, était bien un peu grande, mais elle riait si gaîment. Le nez n'était pas d'un dessin parfait, oh! non, mais il ne manquait pas de distinction; et, du reste, n'était-il pas largement compensé par des yeux étranges, extrêmement profonds et cependant clairs comme un ciel d'été. Ils étaient bien les interprètes fidèles d'une âme jeune et fraîche qui, n'ayant pas de détours, osait candidement vous regarder en face, semblant vous dire : « Je n'ai rien à cacher; laissez-moi maintenant deviner si vous, à votre tour, ne me cachez rien... »

Guy la fixait avec extase! Elle ressortait tant de la masse, elle avait une personnalité si frappante, elle était si bien « elle », enfin, que le jeune homme, se voyant en face de cet idéal rêvé, pensait avec bonheur (plus heureux en cela que Diogène) : Enfin, j'ai trouvé une femme!

Ne se doutant nullement de l'attention minutieuse dont elle était l'objet, Bella, car c'était bien elle, se laissait aller sans contrainte au naturel de son esprit, en échangeant avec sa mère, de cette voix charmante qui, de prime-abord, avait séduit le jeune enseigne, les réflexions naïves, et cependant pleines de justesse, que lui suggérait cette

pièce du *Flibustier*, si délicate par elle-même et surtout si délicatement rendue.

Lorsque le rideau retombant sur le dernier acte, Bella, se tournant vers sa mère, ne put s'empêcher de s'écrier, dans un accès de joyeux enthousiasme : « La bonne soirée que je viens de passer! » Guy, complètement conquis, se répétait intérieurement la même chose et, pour la centième fois, se disait : « Oh! oui, bien fin sera celui qui m'empêchera de parvenir jusqu'à elle!... »

Marthe de Ramon se promenait, par une belle matinée, dans le parc des Aulnaies, lorsque le facteur, se dirigeant de son côté, lui remit une lettre parfumée dont vite elle reconnut l'écriture familière.

— C'est de Bella, dit-elle, ravie, à sa tante, qui l'accompagnait; la vilaine paresseuse vient sûrement solliciter son pardon!

Et, le lui accordant déjà du fond du cœur, brisant vivement le cachet de l'enveloppe, elle lut avec un véritable étonnement ce qui suit :

« Ma bien chérie,

« Devine entre mille, entre cent, entre dix, ce que je viens te conter? C'est la chose la plus extraordinaire, la plus ébouriffante, la plus extravagante, la plus étonnante et tous les mots en ante que ton esprit inventif saura trouver! Enfin, sans me servir davantage du style choisi de M<sup>me</sup> de Sévigné, je te dirai tout simplement en prose plus bourgeoise, mais plus compréhensible, que, depuis hier, je suis l'heureuse fiancée d'un certain M. de Montreuil, qui a eu l'idée bizarre de me désirer pour femme.

« Est-ce un mariage d'amour? » t'écries-tu, inquiète.

« Oui, Marthon, rassure-toi. Tout y est amour, du commencement à la fin... Ecoute plutôt et juge ensuite...

« Premier chapitre : Au Théâtre-Français.

« C'était si merveilleusement joué, ce *Flibustier*, que je n'eus d'abord d'yeux et d'oreilles que pour ce qui se passait et se disait sur la scène, ne me permettant pas le moindre regard distrait du côté de mon voisin, qui me paraissait cependant jeune et fort bien... Ce n'est donc que pendant l'entr'acte que je me suis décidée à faire sa connaissance, en dirigeant vers lui un timide coup d'œil, suivi bientôt de plusieurs autres plus audacieux lorsque j'eus constaté que c'était bien là le type d'homme à part, que ton imagination et la mienne se sont plu à forger, depuis que nous avons l'âge de penser au mariage.

« Tu le connais aussi bien que moi : Vingt-cinq ans, à peu près... l'air énergique, un peu sombre (mais pas du tout effrayant; tu sais bien).

« Bref, j'étais tellement étonnée et charmée de ma découverte que, dans un moment de contemplation admirative, je laissai mon éventail glisser



entre mes mains et heurter le parquet d'un coup sec qui me fit tressaillir et, par là même aussi, revenir à la réalité de la situation... Cette situation me sembla alors si grotesque de ma part, qu'afin d'en sortir au plus vite, je me baissai avec empressement pour ramasser mon éventail, qui ne se doutait nullement du service qu'il me rendait dans la circonstance... Mais déjà mon voisin, prévenant mon désir, me le remettait, un peu ébranlé de sa chute, en me disant, d'un ton de regret : « Je suis bien fâché de ne pas vous le rendre en meilleur état, mademoiselle ! »

« Petite Marthe, je sais ce que tu penses en parcourant ces lignes : « Que ton amie Bella ravie de pouvoir continuer une conversation si naturellement amenée s'est empressée de répondre aimablement à la phrase polie du jeune homme, et que, bref, ils se sont quittés tous deux comme de vieux amis, en s'exprimant mutuellement le désir de se revoir bientôt. » Eh bien, non, chérie, tu te trompes complètement dans tes suppositions.

« Comme une sotte, ne trouvant même pas le moindre remerciement banal à prononcer ; horriblement troublée (de quoi, je n'en sais rien), je me suis contentée de murmurer à moitié haut : « C'est bien fait ; je suis si maladroite ». Puis, là-dessus, le rideau s'est relevé, et, de nouveau, les yeux braqués sur les acteurs avec une obstination fatigante, je me suis mise en devoir de soutenir jusqu'au bout mon rôle de personnage stupide. . . .

« Deuxième chapitre : Au bal du ministère.

« Transporte-toi avec moi, chère petite Marthe, au ministère de la marine, un soir de bal, et suis-moi par la pensée, parcourant au bras de papa, qui, tu sais, a grand air dans sa tenue n° 1 de capitaine de vaisseau, les salons dudit ministère où, à chaque pas, nous rencontrons des visages amis.

« Nous nous dirigeons vers une table de whist, autour de laquelle sont groupés quelques vieux officiers de marine de notre connaissance, lorsque, sur notre passage, nous rencontrons un jeune enseigne qui nous salue respectueusement.

« — Tiens ! de Montreuil, s'écrie papa, en l'arrêtant et lui donnant une cordiale poignée de main ; que faites-vous ici, au milieu de tous ces gens sérieux ? Vous ne dansez donc pas, mon ami ?

« — Je me reposais un instant, commandant, répond-il en souriant, tout en regardant ces messieurs qui sont lancés dans une partie des plus intéressantes. Mais croyez que ce repos ne sera pas de longue durée ; je ne sais pas résister aux accords d'une valse.

« — A la bonne heure ! reprit papa en riant, voilà qui est parlé ! Moi aussi, dans mon jeune temps, je pensais comme vous, et, même maintenant, je me sens encore des démangeaisons dans les jambes, quand l'orchestre attaque avec entrain un vieil air d'autrefois... Mais que je vous présente à ma fille Bella, qui me paraît très étonnée de notre intimité ?

« Si j'étais étonnée ? Je le crois bien, et, franchement, il y avait de quoi. Figure-toi, Martichon, que mon monsieur des Français n'était autre que M. de Montreuil, ou, si tu le préfères, M. de Montreuil était bien réellement mon monsieur des Français !

« Je levai les yeux vers lui en rougissant et je surpris alors sur son visage un sourire si encourageant que, sans hésiter davantage, lui accordant la valse qu'il réclamait, j'échangeai le bras de papa contre le sien et me dirigeai gaîment, appuyée sur lui, vers les salons de danse.

« Sais-tu qu'en tourbillonnant on peut se dire bien des choses. Naturellement, la soirée des Français servit d'entrée en matière à une conversation des plus animées qu'il serait trop long de te rapporter ici.... Sache seulement (oui, sans me flatter, je peux vraiment me rendre ce témoignage) que je me montrai à M. de Montreuil sous un jour un peu plus spirituel qu'à notre première rencontre !

« Dans le cours du bal, nous avons encore dansé et redansé ensemble, et à tous deux, je crois, cela fut loin de déplaire, car en nous quittant... (oui, chérie, c'est cela ! Cette fois tu as bien deviné...) nous nous sommes murmurés tout bas : « A bientôt ! »

.... « La « conclusion », la voici : Nous sommes fiancés depuis deux jours !... Comment cela s'est-il fait ? A vrai dire, je n'en sais trop rien. La chose est arrivée tout naturellement, tout simplement, sans que j'en sois le moins étonnée. (J'aurais, je te l'avoue, été un peu plus douloureusement surprise si ce roman de quelques jours s'était terminé autrement !) Ce que je sais bien, par exemple, c'est que je suis follement heureuse et que je voudrais te communiquer ma joie.

« Oui, chérie, je te voudrais ici, afin de pouvoir te confier un tas de choses, que je définis à peine, et qui, vois-tu, perdraient trop de leur saveur en passant par une plume banale... Je te les conterai seulement à voix basse lorsque nous serons seules dans ma chambre, bien serrées l'une contre l'autre sur le petit canapé Louis XV, où nous avons déjà échangé tant de timides secrets !...

« Et maintenant, petite Marthe, je termine cette longue missive par une anecdote plaisante ayant trait à M<sup>me</sup> Valdier, qui donnait hier une soirée intime à laquelle nous avons été forcés d'assister, ainsi que Guy de Montreuil, qui a le bonheur d'être compté, comme nous, au nombre de ses amis. Mais, bien entendu, vis-à-vis de chacun, et tout particulièrement de la maîtresse de maison, mon fiancé et moi avons eu l'air de nous voir pour la première fois de notre vie...

« Cette bonne M<sup>me</sup> Valdier, le croirais-tu, nous réunissait tous deux dans le but charitable de provoquer un coup de foudre qui, sûrement, serait suivi d'un mariage.

« Aussi, les regards un peu tendres, que nous ne pouvions nous empêcher d'échanger de temps en



temps, et qu'elle a naturellement surpris, l'ont-ils comblée de joie... Au moment du départ, elle a retenu Guy pour lui glisser à l'oreille :

« — Avouez que j'ai eu la main heureuse, et que vous êtes déjà complètement amoureux ? »

« — De qui, madame ? interrogea M. de Montreuil sérieusement. »

« — Mais de ma petite Bella, cela va sans dire ! Croyez-vous, par hasard, que j'ai eu ce soir mes yeux dans ma poche, et allez-vous nier que, dès son apparition dans ce salon, vous ne soyez tombé sous le charme ? »

« — Oh ! madame, reprit Guy avec emphase, comment oserais-je nier l'état de mon cœur, lorsque vous l'avez si bien deviné... »

« ... En riant, il est venu me rejoindre pour me raconter cela, et je pensais : « Ah ! chère madame, vous n'aviez pas, en effet, vos yeux dans la poche ; mais n'auriez-vous pas vu plus clair dans notre tendresse, si seulement vous aviez pris le temps de mettre vos lunettes ? » »

« Quelle désillusion elle aura, la pauvre femme, le jour où elle saura quel rôle secondaire elle a joué dans l'histoire de nos amours ! »

« Allons, bonsoir, ma bien chérie, reviens vite, »

je t'en prie, car, je te le répète, j'ai un vrai besoin de te voir pour te conter mon bonheur. Mais, sais-tu seulement quels sont les auteurs de ce bonheur ? »

« Le téléphone d'abord ; parce que, sans lui (je t'expliquerai cela à ton retour), M. de Montreuil ne m'aurait probablement jamais connue, ou au moins remarquée. »

« Puis, toi ensuite, Marthon ! N'as-tu pas eu la bonté de céder à mon fiancé ta place aux Français ? »

« Faut-il te l'avouer ? Oui, n'est-ce pas, je te sais si généreuse ! et puis : « Péché avoué est à moitié pardonné ! » Eh bien ! soir et matin, je bénis la Providence qui t'a expédiée ce jour-là aux Aulnaies... Vois-tu, si Guy t'avait rencontrée, c'est de toi sûrement qu'il se serait épris. Et, alors, comme l'aurais eu du chagrin !... Oh ! la vilaine pensée, j'ai presque honte de l'écrire, et cependant je suis contente de ne pas te l'avoir cachée... Laisse-moi l'effacer bien vite par mes caresses et mes baisers, et dis-moi que, loin de m'en vouloir, tu es heureuse de la joie de ton égoïste Bella. »

MADGE.

FIN

## CURIOSITÉ HISTORIQUE

### LES CLOCHES

On connaissait à Paris, au XIV<sup>e</sup> siècle, quatre espèces de cloches : les *esquelles*, les *timbres*, les *noles* et les *nolettes*. Jehan Golein nous apprend que la cloche sonnait à l'église, l'esquella au réfectoire, le timbre au cloître, la nôle au chœur, et la nolette dans l'horloge.

Il dit aussi que le pape Savinien a ordonné « qu'on *sonast* les cloches aux douze heures. Que le roi, à Paris, a ordonné que les cloches sonnent à chacune heure afin que les religieux et autres gens sachent les heures et aient *propres manières et dévotions* de jour et de nuit pour Dieu servir ».

M. P. Paris dit, lui, que c'est à Louis XI seulement que remonte l'usage de sonner l'*Angelus* à la chute du jour.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### CONNAISSANCES PRATIQUES

Un bon moyen de rendre leur blancheur primitive aux objets d'ivoire jaunés par l'usage, c'est de les enduire, à l'aide d'un pinceau, d'une couche d'essence de térébenthine. On les expose ensuite au soleil pendant trois ou quatre jours après lesquels la teinte jaunâtre a complètement disparu.

\* \* \*

Le pétrole enlève les taches sur les meubles vernis ; il nettoie parfaitement et fait briller comme de l'argent les ustensiles en étain, en en versant sur un chiffon de laine avec lequel on frotte l'objet.

Il est aussi d'un usage précieux pour l'entretien des chaussures dont il assouplit le cuir durci par l'humidité et lui rend la souplesse du neuf.





Concours du Conservatoire. — A Bayreuth. — M. Saint-Saëns et l'église Saint-Séverin. — Les conférences de M<sup>lle</sup> Parent en librairie.



ÉVÈNEMENT musical du mois a été la fin des concours du Conservatoire, se terminant par la distribution solennelle des prix et le concert de rigueur. Nous donnons ici les noms des lauréats du piano et du chant sans commentaires. Le concours de harpe a été excellent, sous la direction du maître Hasselmans; il précédait celui du piano, particulièrement brillant aussi.

#### CONCOURS DE PIANO (Hommes)

JURY : M. Th. Dubois, président; MM. Lenepveu, Widor, Pierné, Noblet, Pfeiffer et Riéra.

Morceau de concours : *Quatrième Ballade*, de Chopin.

*Premier prix*, à l'unanimité : M. Cortot (classe Diemer).

*Second prix* : M. Lazare Lévy (14 ans) (classe Diemer).

*Premier accessit* : MM. Gallon, Grovlez, Estyle (classe Diemer), et Lhérie (classe de Bériot).

*Second accessit* : MM. Roussel (classe Diemer), et Bernard (classe de Bériot).

Le morceau de lecture à vue, de Widor, a été généralement bien déchiffré.

#### CONCOURS DE PIANO (Femmes)

JURY : M. Th. Dubois, président; MM. G. Fauré, Marmontel, de la Nux, Philipp, Ravina, René, Widor et Wormser.

Morceau de concours : *Le Carnaval*, de Schumann.

*Premier prix* : M<sup>lles</sup> Varin, Toutain et Rigad (classe Pugno), et Hansen (classe Delaborde).

*Second prix* : M<sup>lles</sup> Cahan (classe Duvernoy), Fulcran (classe Pugno), et Decroix (classe Delaborde).

*Premier accessit* : M<sup>lles</sup> Renesson (classe Pugno), Vergonnet et Percheron (classe Delaborde).

*Second accessit* : M<sup>lles</sup> Forest (classe Pugno), Epstein et Herth (classe Delaborde).

Le morceau de lecture, écrit par M. Widor, a été des mieux exécutés par la plupart des concurrentes.

#### CONCOURS DE CHANT (Hommes)

JURY : M. Th. Dubois, président; MM. Lenepveu, Victorin Joncières, Delmas, Engel, Dereims, Nicot et Gailhard.

*Premier prix* : M. Beyle (classe Bussine).

*Second prix* : M. Vieulle (classe Masson).

*Premier accessit* : MM. Crémel et Gresse.

*Second accessit* : MM. Laffite, Dumontier et Béchard.

#### CONCOURS DE CHANT (Femmes)

JURY : M. Th. Dubois, président; MM. Lenepveu, Joncières, Ch. Lefèvre, Dubulle, Auguez, Vergnet, Gailhard et Nicot.

*Pas de premier prix.*

*Second prix* : M<sup>lle</sup> Ackté.

*Premier accessit* : M<sup>lle</sup> Defodon.

*Second accessit* : M<sup>lles</sup> Truck et Christianne.

Ces deux derniers concours ont été d'une faiblesse regrettable.

La distribution des prix a été, comme toujours, des plus animées. Après le discours de M. Rambaud, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, très vivement applaudi, il a distribué des récompenses au personnel enseignant, en attachant, dès le début, la croix de la Légion d'honneur à la boutonnière de M. Ch. Lefebvre, le savant compositeur et professeur si distingué de la classe d'ensemble instrumentale. Le ministre nomme ensuite plusieurs officiers d'Instruction publique, parmi lesquels nous distinguons MM. Berthelier, professeur de violon, Diemer et Alp. Duvernoy, professeurs de piano, et officiers d'académie : MM. Franguin, Viseur, M<sup>me</sup> Ferand et le docteur Gouguenheim, médecin du Conservatoire.

La séance s'est terminée dans un enthousiasme plus ou moins général, et on a chaudement applaudi au concert le *Carnaval de Schumann*, pour piano, par M<sup>lle</sup> Hansen; le *Concertino* pour clarinette, de Weber, par M. Guyot; le *vingt-neuvième concerto* pour violon, de Viotti, par M. Séchiari; une scène du *Médecin malgré lui*, de Molière, par M. Prince; une scène de *Manon*, de Massenet, par M<sup>lle</sup> Guiraudon et M. Beyle; et par M. Sizès, premier prix d'opéra, la superbe scène d'*Iphigénie en*



*Tauride*, de Gluck, qui avait électrisé le public des Concours. Succès complet pour tous.

Pendant que nos scènes lyriques prennent quelques loisirs, profitons-en bien vite pour nous occuper de l'événement artistique et musical qui, pendant un mois, a si vivement attiré l'attention des vrais musiciens. Il s'agit de la Trilogie avec prologue, de Wagner, *L'Anneau du Nibelung*, grand spectacle donné à Bayreuth en cinq séries, dont chacune avait une durée de quatre jours.

Dans chaque série, on a pu voir défiler : *L'Or du Rhin*, *La Walkyrie*, *Siegfried*, *Le Crépuscule des dieux*. Commencées le 19 juillet, ces représentations cycliques ont pris fin le 19 août, attirant l'élite des musiciens de toutes les parties du monde.

On est encore tout ému, à Bayreuth, d'avoir réuni assez d'artistes de talent pour mener à bien l'exécution de cette œuvre gigantesque. Des nombreuses critiques et des louanges souvent exagérées prodiguées aux exécutants, on peut dégager cette impression que le génie de Wagner s'élève parfois si haut, qu'il est difficile souvent aux interprètes d'atteindre à la perfection qu'il rêvait pour en exprimer la profonde poésie et la grandeur. Wagner est-il sorti plus admirable de cette manifestation que de celle de 1876? Nous ne le pensons pas; mais chaque jour il est mieux compris, parce que le temps a fait son œuvre simplement; et le théâtre de Bayreuth à lui tout seul n'eût jamais servi aussi efficacement la diffusion des chefs-d'œuvre de Wagner si les grandes scènes des capitales comme Paris, avec leurs meilleurs artistes, les ressources de leur machination, la splendeur de leur mise en scène et le luxe de leur figuration n'avaient comme parachevé l'œuvre de Bayreuth en la popularisant.

Aux trois célèbres chefs d'orchestre qui se sont partagé ces quatre mémorables journées, cinq fois recommencées : MM. Hans Richter, Félix Motte et Siegfried Wagner, revient la plus belle part de ce colossal succès.

Nous venons de nommer Paris et ce n'est pas sans motif. Tout le monde ne sait pas que la direction de l'Opéra rêve de donner, en 1900, le cycle à peu près complet des œuvres de Wagner, pour l'Exposition universelle. Mais cela n'ira pas tout seul, car, à Bayreuth, on fait des difficultés, on argumente sur la prolongation des délais demandés par l'Opéra pour la mise à la scène des *Maîtres Chanteurs*, dont le droit exclusif expire à la fin de l'année. Le conseil de Bayreuth fait des coquetteries parce que M. Lamoureux sollicite aussi l'autorisation de monter de grands ouvrages wagnériens, pour ladite Exposition, sur une scène de Paris. Qui l'emportera?

Le grand maître Saint-Saëns, pour occuper ses loisirs, écrit en ce moment un nouveau ballet qui est destiné au théâtre de la Monnaie.

Cet ouvrage est en trois tableaux; le livret, de M. J. Croze, a pour titre : *Les Filles d'Arles*,

mais il ne sera pas conservé. Inutile d'ajouter que cette première, à Bruxelles, sera une soirée absolument parisienne.

Il paraît que l'église Saint-Séverin, l'un des plus rares monuments de l'art gothique, à Paris, et où l'auteur de tant d'œuvres admirables, M. Saint-Saëns, aime à venir quelquefois répandre les harmonies sublimes de son inspiration religieuse, Saint-Séverin traverse une crise d'art architectural.

Le distingué curé de cette paroisse, très épris d'art, et sachant que son église avait subi, au XVII<sup>e</sup> siècle, l'outrage d'ignobles replâtrages qui recouvraient ses lignes pures et sévères, forma le louable projet de faire disparaître les traces de ces souillures. Il y réussissait à merveille et, depuis quelques années, il avait peu à peu mis au grand jour toutes ces beautés ignorées, lorsqu'un moment de reprendre ses travaux et d'achever son œuvre, la Commission des monuments historiques lui enjoignit d'en rester là. On se perd en conjectures, car ce n'est pas une pensée d'économie qui dicte cette mesure, l'éminent curé de Saint-Séverin prenant à sa charge tous les frais de cette restauration artistique.

Nous avons souvent parlé du goût élevé qui préside au choix des œuvres musicales que l'on y entend sous la direction de son savant organiste, M. Périllhou, et sous l'inspiration du grand maître Saint-Saëns, dont il est le disciple fervent. On doit, en effet, à M. Périllhou la connaissance des plus belles œuvres religieuses et symphoniques du maître. Dernièrement encore, le style grandiose de son *Cœli Enarrant* enveloppait les fidèles de la vieille basilique, où l'admirable et généreuse voix de M<sup>me</sup> Crabos, digne d'une œuvre aussi pure, y mêlait le charme pénétrant de son grand talent. Quand on a entendu de pareilles œuvres d'art ainsi interprétées, on ne sort jamais du saint temple sans avoir au fond de l'âme le rayon des immortelles pensées.

Nous sommes heureuse d'apprendre à nos jeunes lectrices qui s'occupent d'art pianistique que les *deux Conférences en Sorbonne*, sur la pédagogie musicale, par M<sup>lle</sup> Hortense Parent, viennent de paraître chez l'éditeur Henri Thauvin, 36, boulevard Saint-Michel, réunies en un charmant opuscule. On sera émerveillé de la simplicité, de la clarté et de la facilité de la méthode Parent pour former des musiciens et des virtuoses qui puissent lire et transposer la musique en peu de temps, puis l'enseigner aux autres. De plus, la lecture de ce petit ouvrage est des plus attrayantes par l'esprit et la belle humeur que l'auteur y a semés.

A demander : la joyeuse *Marche des Balleteurs de Xavière*, idylle de Th. Dubois, pour piano; et, pour le chant, la belle mélodie de L. Delafosse : *L'Etang mystérieux*. Editeur : H. Heuzel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.



# CAUSERIE



OMME on est fier de rapporter au logis le produit de sa pêche ! quelles recommandations à la cuisinière pour qu'elle donne un soin particulier à la cuisson de votre butin ; ce sont de bons jours, trop vite passés au gré des petits et des grands, et, malgré l'amour du changement inhérent à la jeunesse, c'est toujours avec regret que se dit l'adieu à la plage.

Entre la mer et les déplacements de chasse, quelques jours à la ville sont nécessaires pour réparer les toilettes et en prendre de plus chaudes, en vue des premières fraîcheurs de l'automne. Dans l'appartement sans rideaux, sans portières, sans tapis, on a la sensation d'être chez soi en camp volant ; les cadres familiers sont voilés, les bibelots aimés enfermés, tous les meubles élégants sont enveloppés de housses, l'atmosphère est saturée de camphre, pis encore, de naphthaline. . . . . Aussi, quelle hâte de repartir, que de courses pour activer les fournisseurs, terminer les acquisitions et arriver plus vite au moment de faire de nouveau sa malle !

Faire sa malle ! c'est bien vite dit ; mais, croyez-moi, ce n'est pas un petit talent que de réussir cette œuvre. il y faut l'art de la composition (l'art des grands maîtres !) l'habitude de l'ordre, l'instinct de la méthode, la science des accommodements et des combinaisons ingénieuses, toutes qualités qui manquent parfois à la jeunesse, n'est-ce pas ? Voyez une malle faite par un collégien, fût-il lauréat de Sorbonne : quel épouvantable chaos ! un peu partout des livres ; dans le fond, des choses légères ; en haut, des poids de plusieurs kilos ; pas l'ombre de souci des lois de la pesanteur ; la malle pleine et ne contenant rien du tout, impossible de retrouver quoi que ce soit, dans ce tohu-bohu.

Voulez-vous, chères lectrices, montrer plus de bon sens et de logique ? Pour qu'aucune place ne soit perdue dans votre caisse, rassemblez d'abord autour de vous les objets qui doivent y être disposés, garnissez le fond des choses les plus lourdes, livres, boîtes de peinture, de mercerie, de papier ; calez le tout par des objets mous, paire de bas, pelotes de laine, etc. ; mettez dans les angles vos

divers flacons roulés dans des serviettes ; rangez, par dessus, le linge et les gros vêtements. Etendez un grand sachet dans le casier supérieur et posez dessus les robes légères, les collets.

Les guimpes, les fichus, les ruches trouveront place dans une autre caisse, où les chapeaux seront fixés à des champignons, protecteurs des formes délicates et des hautes garnitures.

Quant aux chaussures, chaque paire sera enveloppée dans une petite housse, et un sac leur sera exclusivement réservé.

Grâce à cette méthode, le rangement de toutes choses s'opère à l'arrivée en un clin d'œil : rien n'est chiffonné, les flacons sont intacts, les petits bibelots qui font partout le *home* n'ont aucune avarie....., à moins que notre chef-d'œuvre d'ordre et de soin, impitoyablement bousculé par employés et commissionnaires, n'ait pu résister à leur mode de traitement ; il nous reste alors la ressource de la réclamation, mais combien vaine ! hélas !

La malle finie, traitons la question des paquets à la main, horreur des pères, des frères et des maris ! Entre nous, convenons que leur multiplicité est fâcheuse et donne facilement au voyageur un aspect ridicule. Est-il possible de ne pas sourire en voyant émerger d'un wagon une famille chargée de boîtes à chapeaux, de paniers de provisions, de sacs de toutes dimensions ; je ne parle pas des paniers à chien et des cages à serins.

Les wagons-restaurants, les buffets, et surtout ces paniers qu'on vous offre dans les gares aux heures des repas, rendent inutile de se charger de provisions ; un sac contenant un livre et quelques objets de toilette ; dans une enveloppe, la couverture, l'ombrelle et le parapluie suffisent comme bagage personnel ; ne trouvez-vous pas ?

Le costume de voyage n'est pas sans importance ; nous sommes loin du temps où nos grand-mères gardaient religieusement leurs vieilles robes pour affronter la poussière des diligences ; maintenant, les créations de couturiers spéciaux indiquent ou dessinent par des lignes harmonieuses l'élégante silhouette des voyageuses ; les nuances foncées sont généralement préférées, bien que certains gris clair ne manquent pas de distinction.

L'automne est surtout la saison des déplacements, parce qu'elle est celle de l'hospitalité, la chasse étant une continuelle occasion de réunions.

Que vous receviez ou que vous soyez reçues, chères lectrices, quel joli rôle est le vôtre ! Chez vous, en dehors du soin général de vos hôtes, que



vous partagez avec vos parents, il vous incombe de veiller à tous les menus détails d'une aimable hospitalité : garnissez de fleurs les vases de la cheminée; mettez des épingles dans la pelote; n'oubliez pas les aiguilles enfilées de fil blanc ou noir pour les réparations urgentes; surveillez chaque jour le renouvellement de l'eau fraîche dans les carafes; le soir, ne négligez pas la veilleuse de celles dont les nerfs s'effraient de l'obscurité.

Chez vos amis, vous n'avez qu'à jouir aimablement de ce qui vous est offert, quoi de plus facile à votre bonne grâce naturelle?

Bien exercer l'hospitalité n'est pas une sinécure : savoir concilier la liberté de ses hôtes avec le désir de les distraire, leur donner au moment psychologique la société ou la solitude, leur témoigner de l'empressement sans les fatiguer, tout cela demande du tact et l'habitude du monde.

M<sup>gr</sup> Dupanloup conseillait aux femmes de se réserver autant que possible les heures de la matinée; ne croyez-vous pas que cette règle est bonne à observer dans l'exercice de l'hospitalité : laisser la matinée à la *papillonne* de ses invités, c'est-à-dire à leur fantaisie. Les uns resteront dans leur chambre à lire et à écrire, les autres préféreront la promenade solitaire ou la lente flânerie sous les allées ombrageuses; on en verra visiter les parterres, les potagers, se rendre à la ferme, au poulailler, aux étables; chacun vivra à sa guise ces quelques heures.

À midi, première réunion autour de la table de bois ciré, les femmes en toilette du matin, les hommes... mais souvent la chasse les retient au loin à l'heure du déjeuner.

Après le repas, on se rend au salon, on travaille, on jase; en général, les Parisiennes les plus remuantes parlent avec enthousiasme du calme de la campagne, sans doute pour donner raison au mot de M. de Tocqueville : « C'est encore être agitée que d'aimer passionnément le calme. » Parfois, une lecture coupe la causerie : c'est une comédie qu'on voudrait jouer; la distribution des rôles est toujours chose compliquée. En ces occasions-là, chères lectrices, on apprécie les natures

simples et les caractères faciles, et je connais une jeune fille qui, par sa gentille acceptation d'un rôle effacé dont personne ne voulait, a conquis, sans s'en douter, un mari charmant.

Après le thé, vers quatre ou cinq heures, la promenade s'organise, à pied ou en voiture, selon le but choisi.

Octroyons-nous, en rentrant, une heure de repos et de toilette avant que la cloche nous appelle au salon d'abord, à la salle à manger ensuite.

Voici nos chasseurs en habit noir; demandons-leur de ne pas trop s'étendre sur leurs exploits, de donner gaiement la réplique dans nos charades improvisées, et de nous faire faire un tour de valse sans penser aux kilomètres qu'ils ont parcourus ce jourd'hui.

Par le charme de vos vingt ans, chères amies, vous devez être l'âme de ces réunions, soyez aimables pour tous, surtout pour ceux qui descendent la colline que vous montez gaiement; ne vous isolez pas d'eux, faites-les jouir de vos rires joyeux; quoi de plus égoïste que cette mode du salon des jeunes et du salon de ceux qui ne le sont plus; fusionnez, croyez-moi, vous n'en serez pas moins gais, et eux le redeviendront, vous verrez.

Dans cette vie en commun, ce qu'on appelle familièrement la *gaffe*, est fatale à un moment ou à un autre.

A une châtelaine qui lui dit :

— J'espère que vous ne vous ennuierez pas ici.

Une jeune fille répond :

— Oh! non, madame, je m'amuse de fort peu de chose!

Un jeune homme auquel on demande s'il a bien passé la nuit, s'empresse d'assurer qu'« à son âge, on dort bien partout ».

Eh bien! si vous payez votre tribut à la *gaffe*, ne vous déconcertez pas, riez-en avec les autres, que celui ou celle qui en est indemne vous jette la première pierre, et ce sera comme dans l'Evangile : « Et ils s'en allèrent l'un après l'autre, les vieillards sortant les premiers. »

EDMÉE.

## ANECDOTE HISTORIQUE

Henri II, fils du comte d'Anjou, Geoffroy Plantagenet, et l'un des rois les plus illustres d'Angleterre, faisait couronner à Westminster son fils aîné. Par tendresse paternelle, il voulut le servir le jour du couronnement.

« Convenez, dit-il au jeune prince, après les cérémonies, que jamais roi ne fut plus royalement servi que vous! »

Le prince, alors, se tournant du côté de ses courtisans, répondit : « Le fils d'un comte peut bien servir le fils d'un roi ».



